

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOPAMA UNIVERSEL

Journal d'Illustrations

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

32 PAGES DE GRAVURES

5 cts.

LE NUMERO

DÉPOT GÉNÉRAL

1500 RUE NOTRE DAME

En face du Palais de Justice.

MONTRÉAL



TOUSSAINT LOUVERTURE.

Vol. II - No. 20

Samedi, le 1 Aout 1896

Impression par la Compagnie d'Imprimerie Perrault.



LE SOIR

Journal Quotidien

PUBLIÉ À MONTRÉAL

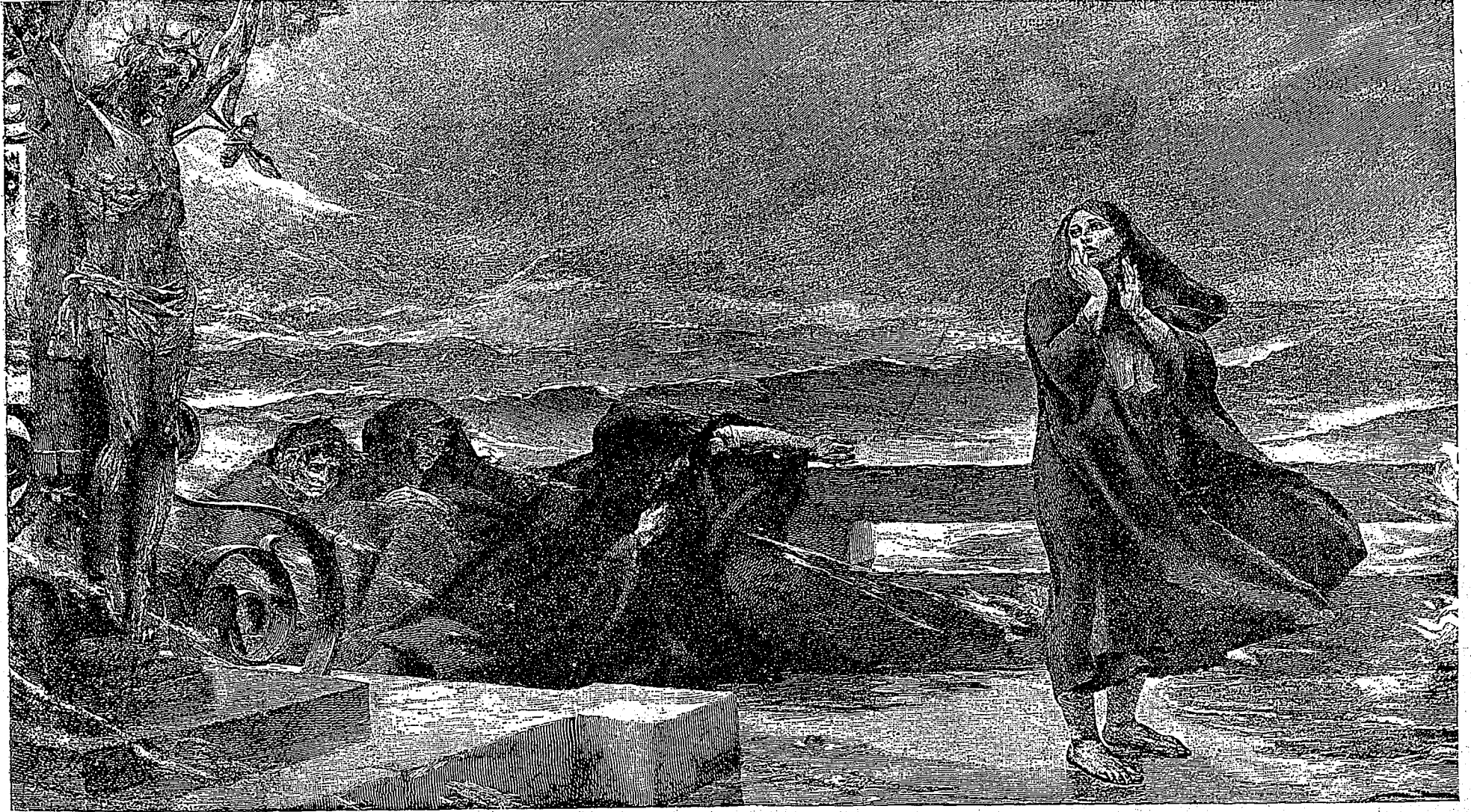
1650 Rue Notre Dame

Boite Postale



Telephone Administration 2929

1 CENTIN LE NUMERO



BEAUX-ARTS—L'APERCEVANCE—TABLEAU DE F. LUCAS.—A Ouessant, les naufragés du *Drummond Castle* ont été admirablement soignés par les femmes des pêcheurs qui sont, hélas ! si souvent victimes de la "Grande Verte" qui fait parmi elles tant veuves et d'orphelines. A ce propos, nous reproduisons l'*Apercevanca*, un tableau très émouvant de M. Lucas, admiré au Salon des Champs Elysées de 1895. Au moment des gros temps, les parentes des marins embarqués vont prier sur la jetée balayée par les lames, ou pied du Christ en Croix. La croyance populaire bretonne veut que la tête du divin Sauveur s'éclaire d'une auréole pour celle-là seule dont le père ou le frère sont en danger de mort. Elle seule voit la cruelle lumière, la pauvre femme qui se retourne vers le fils de Dieu et pousse le cri d'angoisse qui va se perdre dans le fracas de la tourmente. La scène est pathétique et traitée avec un rare talent d'émotion.

Les idées de Monsieur et Madame Frétilard.

EN SURETÉ.



I M. et Mme Frétilard, retirés depuis un mois, sont déjà blasés sur les charmes de la campagne.



Madame se fait bien des réussites, mais Monsieur bâille désespérément...



Un jour cependant il lui vient une idée...



Mais Monsieur, qui ne veut pas rester en arrière, ne tarde pas à la rejoindre...



Ramenés à des idées plus sages, ils songent que le pêche à la ligne est moins dangereux...



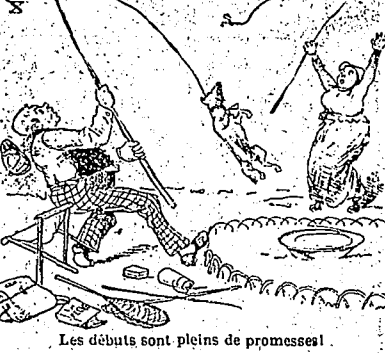
L'exercice, c'est la santé. M. Frétilard fera de la bicyclette...



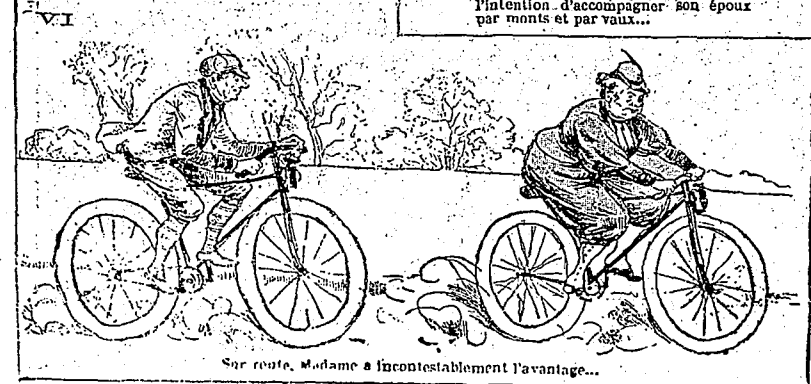
Mme Frétilard ne tarde pas à manifester l'intention d'accompagner son époux par monts et par vaux...



Aussitôt rétablis, ils s'entraînent avec ardeur...



Les débuts sont pleins de promesses!



Sur route, Madame a incontestablement l'avantage...



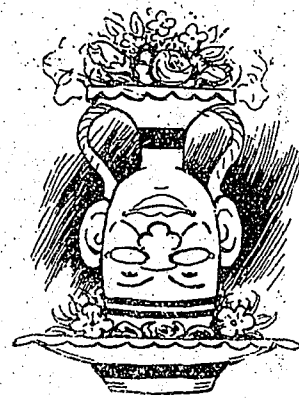
Le jour de l'ouverture arrive; s'ils ne prirent jamais rien.



... ils eurent en revanche de bien belles émotiour.



Mr. H. : Je suppose qu'à Chicago votre plus grand amusement est de tuer des porcs.
Miss Y. : Rassurez-vous, nous respectons nos visiteurs.



En renversant le pot aux fleurs on trouvera sa propriétaire.

— Oui, madame, bébé il commence à écrire...
— A écrire! déjà?
Le père intervenant :
— Oui, sur les meubles, avec un clou.



LA MORT DU MARQUIS DE MORES.



—Ah! Charles... on dirait qu'y t'a reconnaît!..

—Vous auriez dû le rendre ce billet de banque que vous dites avoir trouvé...
—Je l'ai rendu, M'sieu l'Président... à la circulation.

—Eh bien, votre fille fait-elle des progrès avec ses leçons de chant?
—Beaucoup! ainsi depuis hier son père est obligé de mettre du coton dans ses oreilles.

—Ah! quel malheur mon ami, ma man vient d'être mordue par un chien enragé!..
—Oh! pauvre bête!..



James "Fins de siècle."
—T'as jamais remarqué toi, Zésette, que les parents sont toujours au mariage de leurs enfants et que jamais les enfants vont au mariage de leurs parents?

—C'est très vilain, Monsieur de rapporter!
—T'es cependant assez fier d'être rapporteur à la Chambre, toi, papa!

—Madame emmène-t-elle sa femme de chambre à la mer pendant l'été?
—Que vous importe! d'ici là, vous serez déjà remplacée..

—Vous classez les punaises parmi les insectes nuisibles? C'est une faute, puisque je leur dois ma fortune avec mon insecticide..

Précepte d'un chef d'Orchestre.
—La femme est comme la mesure, il faut la battre régulièrement!



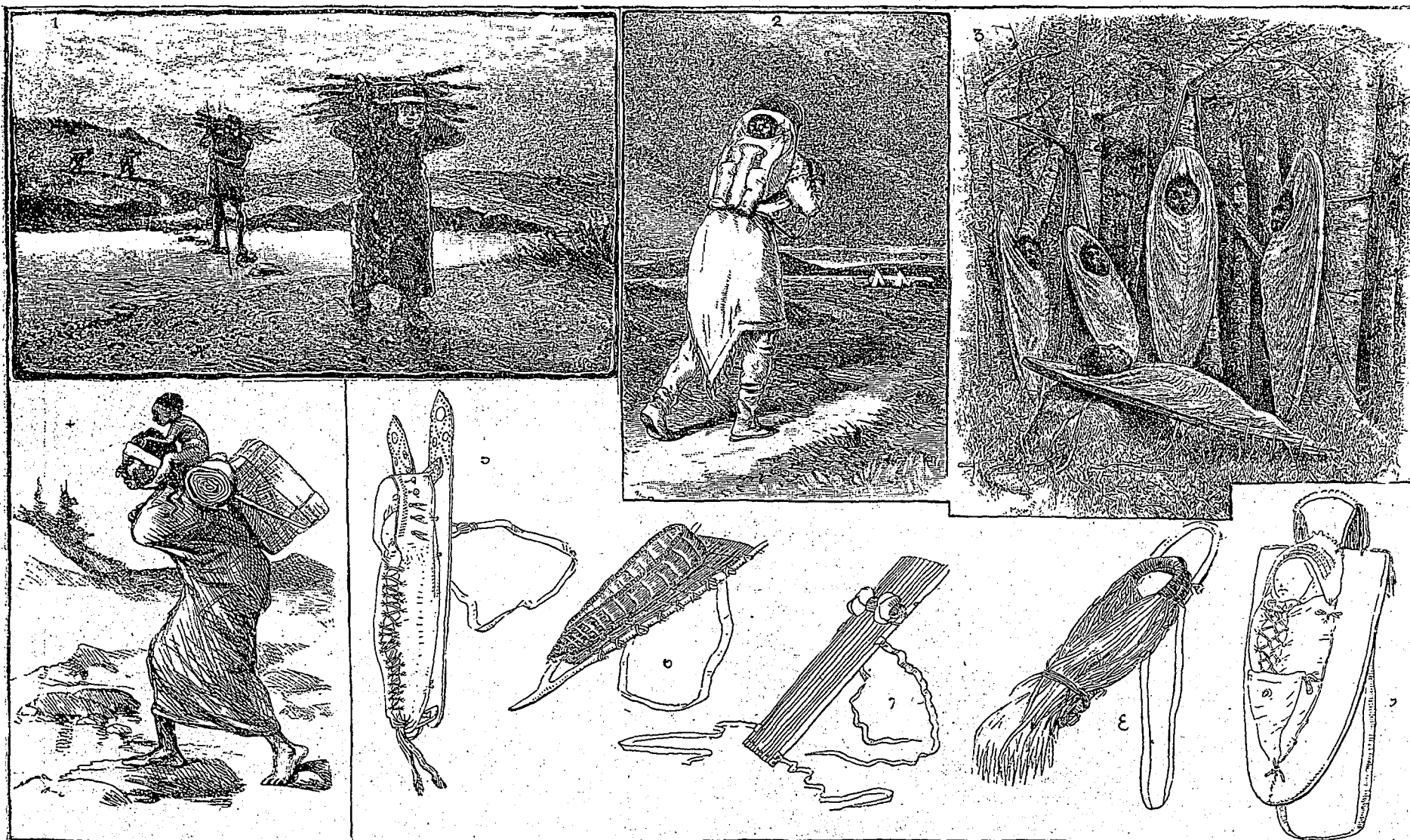
—Prenez un air plus gai que ça!.. Supposez que votre mari est mort, ou que votre cochon a engraisé de trois livres!..

—Allons, décidez vous, après ma mort ce tableau vaudra mille piastres..

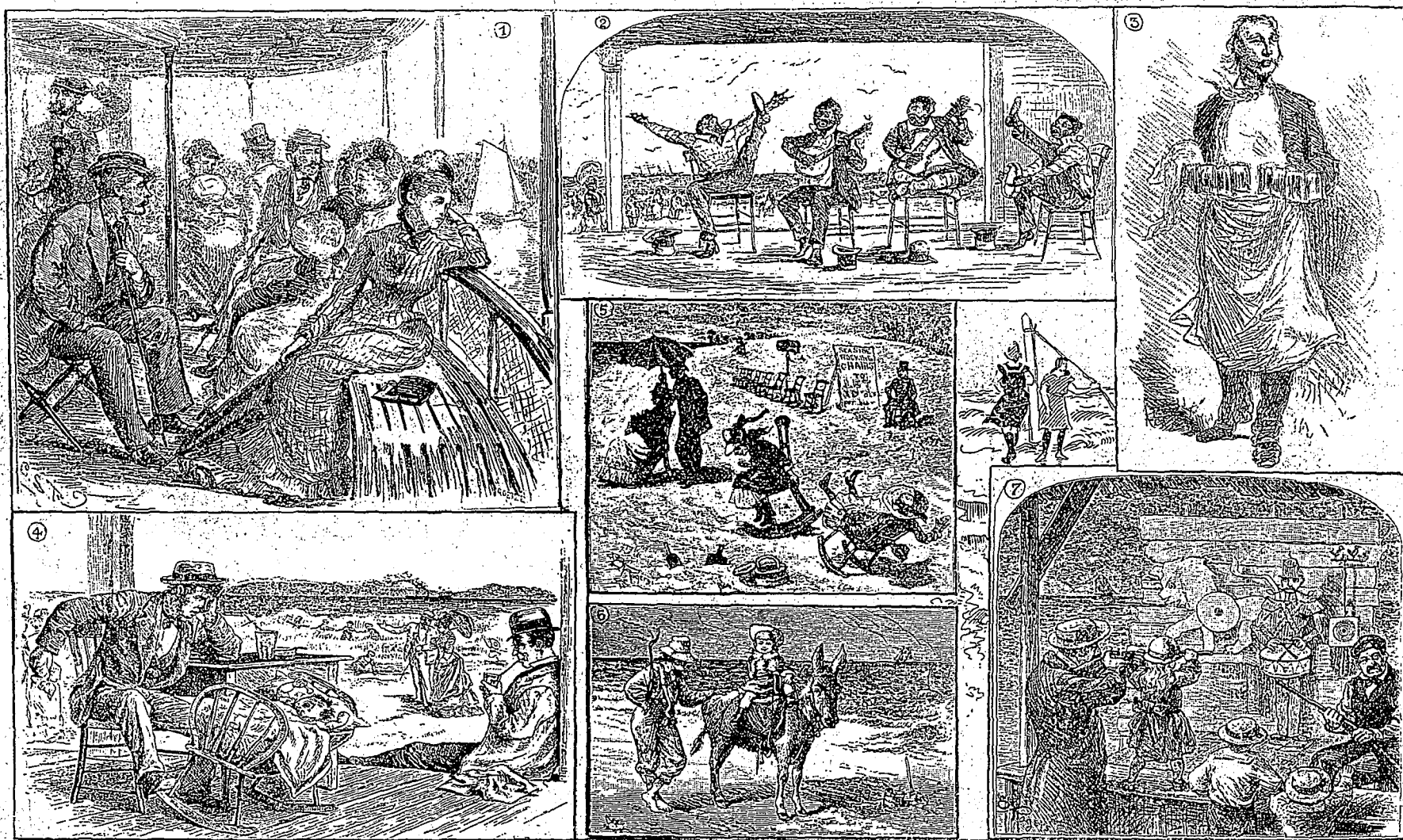
—Je faisai remarquer à Monsieur qu'il ne m'a jamais donné un sou et que je lui ai déjà ait douze paires de chaussures.
—Ne vous plaignez pas, mon ami, il y a tant de gens qui souffrent de ne pas pouvoir travailler?

—Soignez vos étoffes, hein? Maintenant que ma femme fait de la bicyclette, elle use tout mes vieux pantalons.

—Je parierais que ce lapin est du chat.
—Monsieur perdrait; entre nous, c'est de la chatte!..



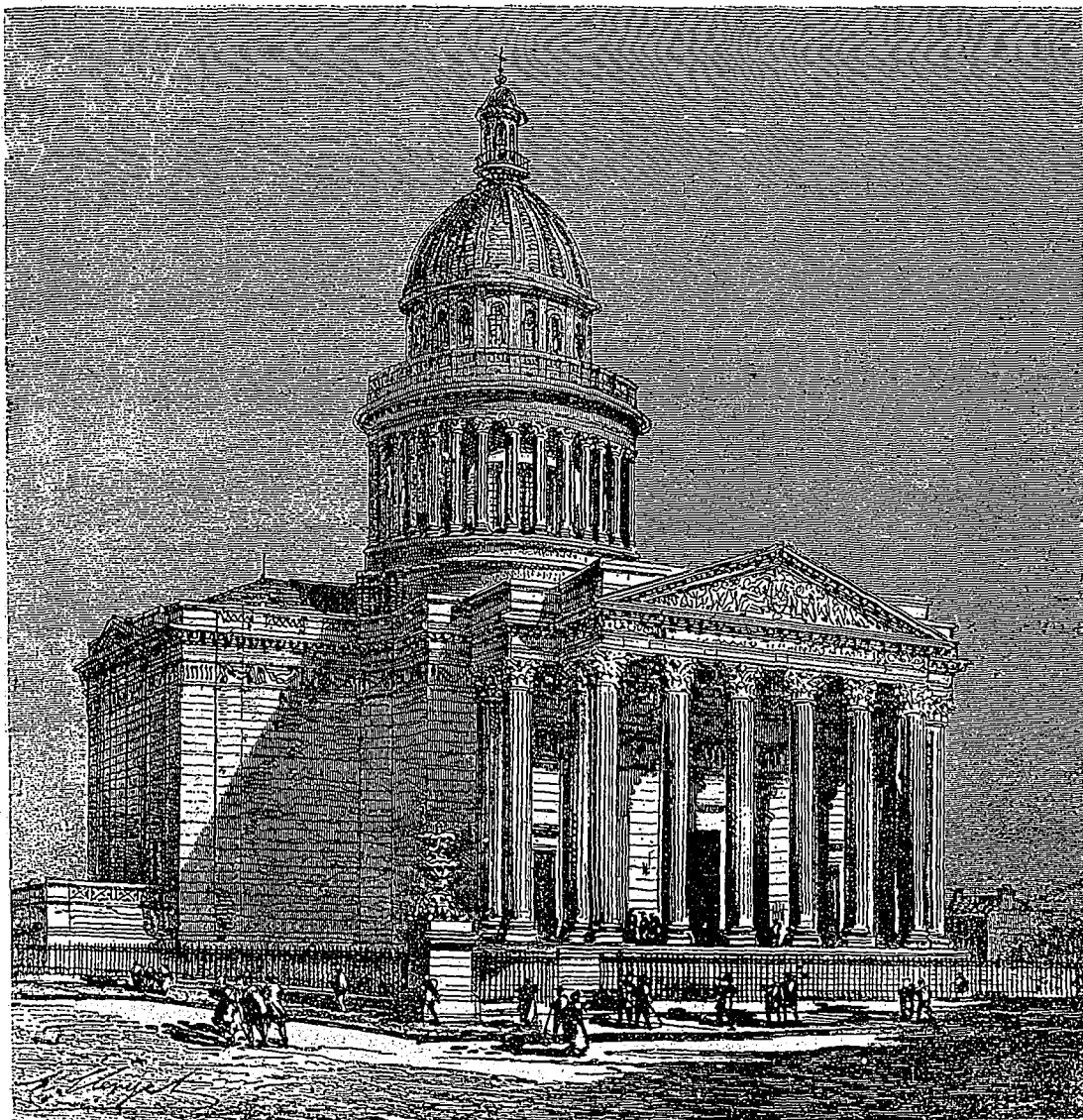
L'ENFANCE CHEZ LES INDIENS—1. Jeune fille portant du bois. 2 et 4. Bébés et leurs mamans. 3. Comment les mamans laissent leur enfants à la maison. 5 à 9. Berceaux de différentes tribus.



ETATS-UNIS.

UN DIMANCHE A CONEY-ISLAND—1. La promenade en bateau. 2. Les minstrels. 3. Un homme occupé. 4. Les plaisirs de la paternité. 5. Sur la grève. 6. Cavalier fin de siècle. 7. Un ennemi du lion britannique.

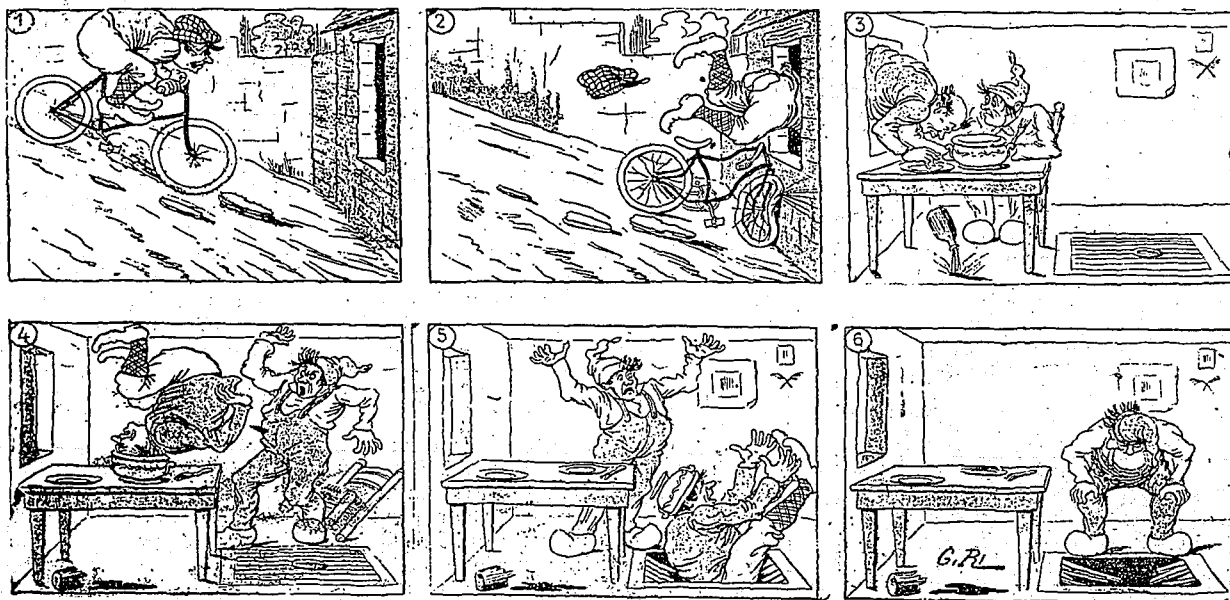
LE PANTHEON DE PARIS.



PARIS—Le Panthéon.

L'emplacement où s'élève le Panthéon fut d'abord occupé par une église dédiée par Clovis aux Saints-Apôtres, et qui prit le nom de Sainte-Geniève lorsque les reliques de la bergère de Nanterre y furent déposées. Cette église fut détruite par les Normands et remplacée peu après par la célèbre abbaye de Sainte-Geniève. En 1754, Louis XV malade fit vœu, s'il guérissait grâce à l'intercession de Sainte-Geniève de lui élever une église nouvelle et somptueuse. Le roi guérit et chargea son architecte Jacques Germain Soufflot de tracer un plan. Le plan fut adopté et Louis XV posa la première pierre de la nouvelle église le 6 Septembre 1764. Les travaux étaient fort avancés lorsque l'architecte Soufflot s'aperçut avec effroi d'un tassement subit et de gerçures dangereuses dans cette masse énorme de pierres. Désespéré il mourut en 1780, sans avoir vu son œuvre achevée. Son successeur corrigea les vices de construction, mais 1789 arriva sans que l'église ait été consacrée. L'Assemblée Constituante décida que l'église Sainte-Geniève serait destinée à recevoir *les cendres des grands hommes de l'époque de la liberté française* et qu'on graverait au-dessus de son fronton les mots : "Aux grands hommes la patrie reconnaissante." Le corps de Mirabeau y fut porté le 4 Avril 1791. Tout en restant le tombeau des grands hommes le Panthéon fut rendu au culte catholique, sous Napoléon Ier le 20 Février 1806 et reprit son nom d'église Sainte-Geniève. Louis XVIII supprima la nécropole et l'église fut officiellement inaugurée le 3 Janvier 1823. Le 25 Août 1830 le roi Louis Philippe rendit le Panthéon à la destination que lui avait assignée l'Assemblée Constituante et fit rétablir l'inscription *Aux grands hommes la patrie reconnaissante* supprimée par ordre du roi Louis XVIII, et enlever la croix qui surmontait le dôme. En 1851, Louis-Napoléon Bonaparte, président de la république, rendit le Panthéon au culte catholique ; il reprit alors son nom d'église Sainte-Geniève. En 1848, l'édifice servit de refuge à un certain nombre d'insurgés qu'il fallut déloger avec du canon ; d'où de graves avaries pour la façade. En 1849, le Panthéon servit à une expérience imaginée par le physicien Foucault pour démontrer la rotation de la terre. Au centre de la coupole on attachait une pendule qui, en se balançant sous le dôme, entamait dans ses ondulations deux monticules de sable. Ce pendule, si la terre était immobile aurait dû tracer toujours le même sillon dans le sable ; mais loin de là il y laissait des traces parallèles attestant du déplacement du sable par suite de la rotation de la terre. Pendant le siège de Paris, 1870-71, le Panthéon fut transformé en une véritable poudrière ; quelques unes de ses galeries souterraines servirent de refuge aux habitants du quartier chassés de leurs maisons par le bombardement. La Commune y établit son quartier général pendant quelques jours. Le 28 mai 1885, le président Grévy désaffecta de nouveau l'église Sainte-Geniève et rendit le Panthéon "à sa destination primitive et légale" dit le décret. Le 1er Juin de la même année, le corps de Victor Hugo y fut transporté. Depuis on y déposa les cendres de Lazare Carnot, de la Tour d'Auvergne, de Marceau et du député Baudin. Enfin Carnot, le président-martyr, y fut déposé en 1894.

LE SAUT D'UN SOT.



Ménage de bohèmes.

ELLE, *chantant* :

L'amour, c'est le soleil ;
Le vin, c'est la rosé-é-e ?

LUI, *rêveur*.—Oui... mais le 30, c'est le propriétaire !

Le juge d'un ton sévère :

—Accusé, c'est la dix-septième fois que je vous vois sur ce banc.

L'accusé d'un ton de doux reproche :

Monsieur le juge, v'là huit ans que je vous vois assis sur le même fauteuil, je n'ai jamais songé à vous le reprocher.

—Où en est donc votre procès avec ce sacrifiant de Z... qui vous a volé dix mille piastres ?

—Tout est arrangé... Il épouse ma fille.

Le capitaine, retour d'Algérie, vient passer quelques jours à Paris, chez son frère.

LA BONNE, à Bébé.—Il est toujours bel homme, ton oncle Paul...

—Oui, répond Bébé, mais ses cheveux sont joliment usés !

Proverbe persan : " *Le portier d'un sot peut toujours dire qu'il n'y a personne au logis.*"

Incompatibilité d'humeur :

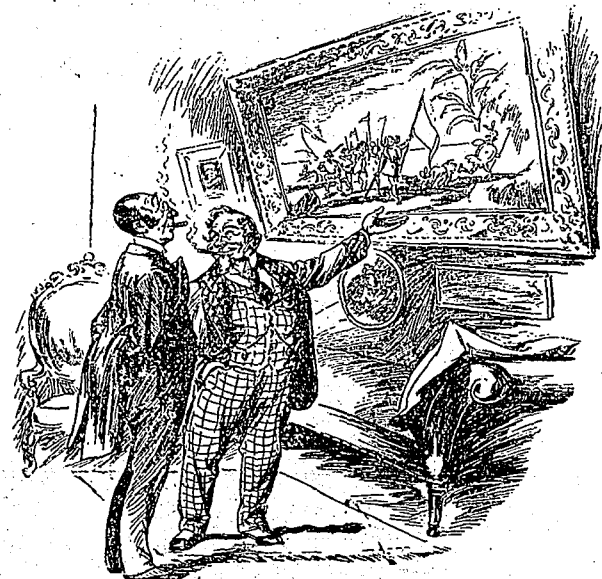
A un procès en séparation.

L'AVOCAT DE MADAME. — Le mari est brutal, violent, colère.

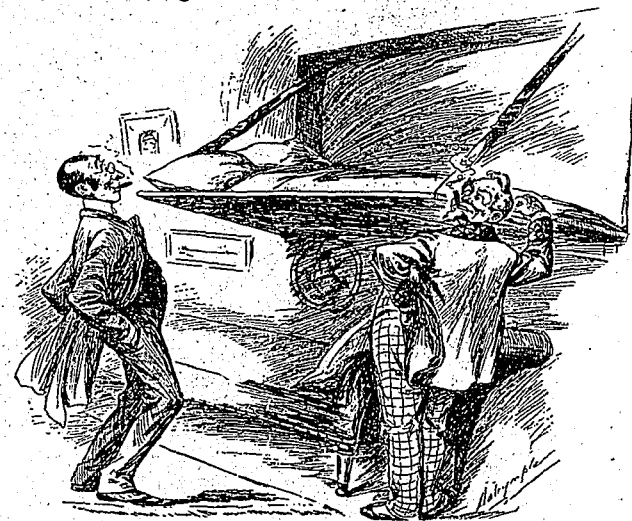
L'AVOCAT DE MONSIEUR. — Madame est méchante, emportée, acariâtre.

—Pardon, interrompt le Juge, mais alors, messieurs, où prenez-vous l'incompatibilité d'humeur ?

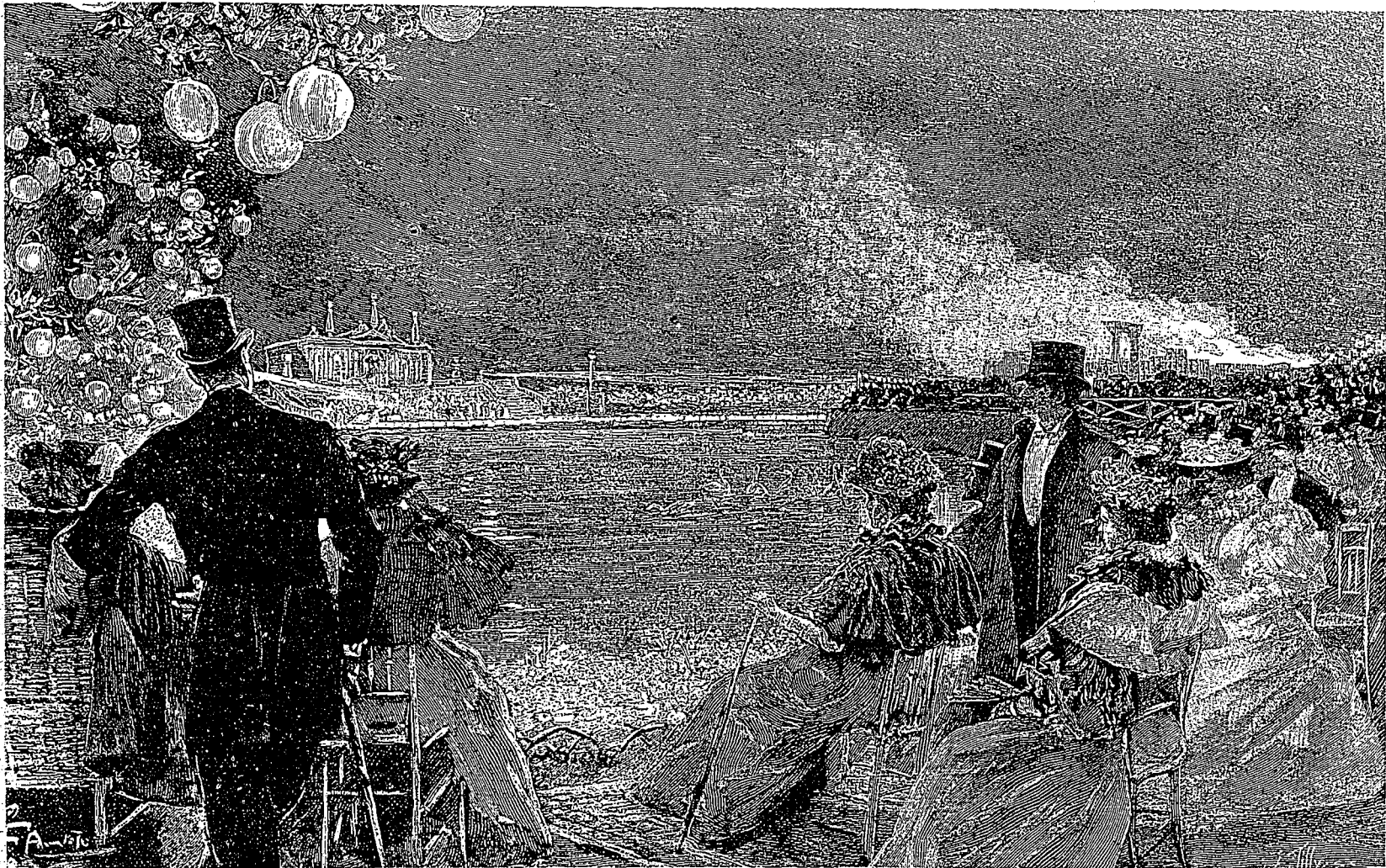
AU PAYS DES INVENTIONS.



—Le débarquement de Christophe Colomb. Magnifique toile, mon cher, digne de votre collection...



—Bosh ! elle est encore plus utile que magnifique.



LA FETE DES ACACIAS —Donnée au Bois de Boulogne, par le Comte et la Comtesse de Castellane (née Gould).

GRATITUDE



Monsieur—Mari, j'ai assuré ma vie, et à ma mort tu recevras vingt cinq mille piastres.

Madame—Comme tu es bon ! non seulement tu fais ce que tu peux pour me rendre heureuse de ton vivant, mais tu t'arranges pour me rendre encore plus heureuse quand tu seras mort.

Chez le pédicure.

—Il y a quelques années, j'avais un cor ; vous me l'avez guéri et maintenant il revient : comment cela se fait-il ?

—Oh ! cela n'a rien d'étonnant, répond le pédicure. Depuis quelque temps, c'est inouï ce que l'on entend parler de records.

Après les débuts de Ponsard, quelqu'un demandait à Victor Hugo ce qu'il pensait de la tragédie de *Lucrèce* :

—Il vaut mieux faire cela que d'aller au café, répondit-il.

Deux journalistes passent dans la rue, bras-dessus, bras-dessous. Un cocher renverse un estimable citoyen et sa voiture le franchit sans cérémonie. Le cocher fouette et disparaît sans même se retourner devant les assistants que l'ébahissement a cloués sur place.

L'un des journalistes, se retournant vers son compagnon, dit alors :

—Ce doit être là un homme écrasant de dédain.

A X... sur Seine, le maire lit les formules du mariage à un couple qu'il vient d'unir :

—La femme doit suivre son mari partout..., dit l'officier municipal.

—Oh ! m'sieu le maire, interrompt la mariée avec épouvante, changez-moi ça..., mon mari est facteur.

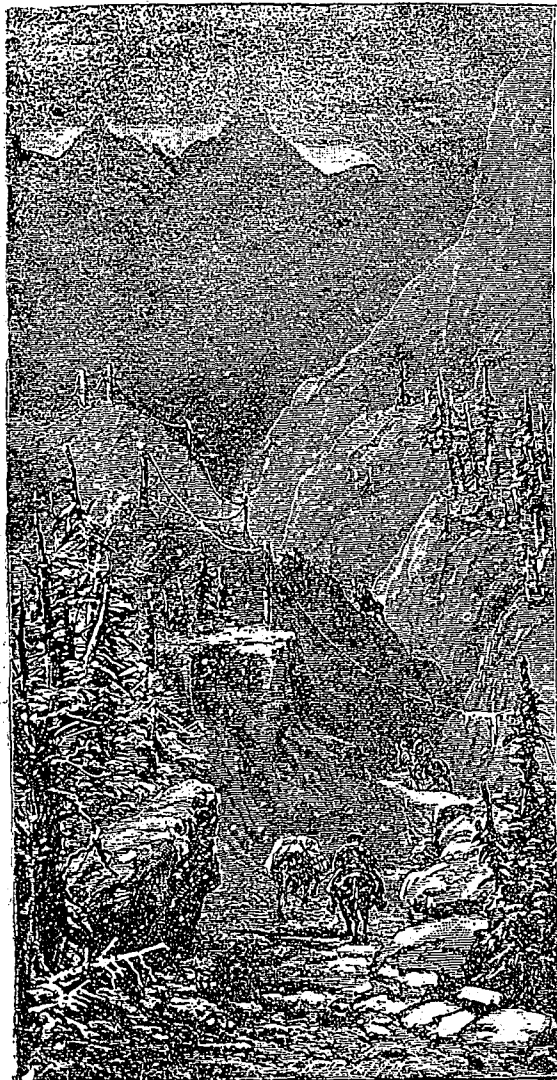
UN BON MÉNAGE.



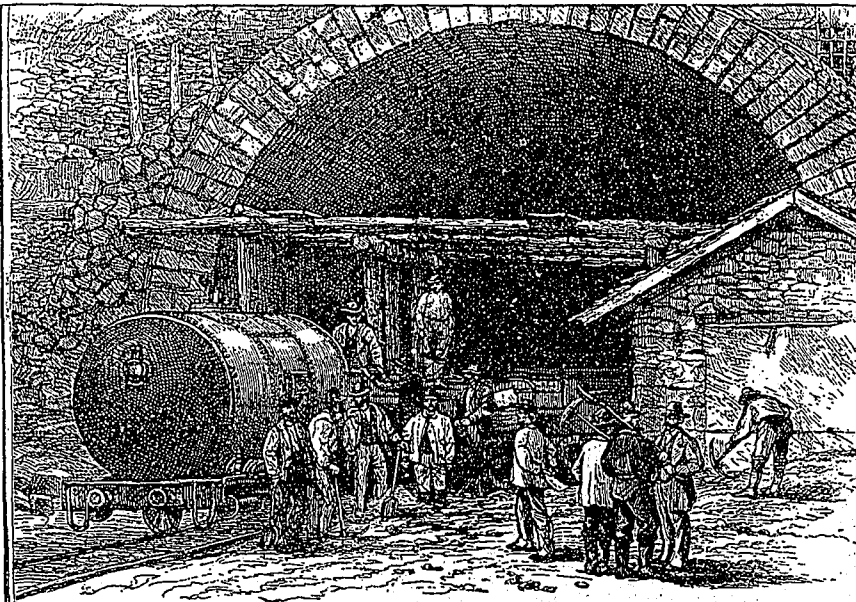
Monsieur (fiché de la désobéissance de son fils devant un visiteur) — Tu es l'enfant le plus désobéissant que j'aie encore vu ; quitte la chambre ! (à sa femme) Il ne tient pas de moi ; je n'ai jamais été désobéissant.

Madame (fichée de la semonce faite à son Benjamin devant un visiteur) — Tu sais bien que je ne l'aurais pas souffert.

LE TUNNEL DE SAINT-GOTHARD.



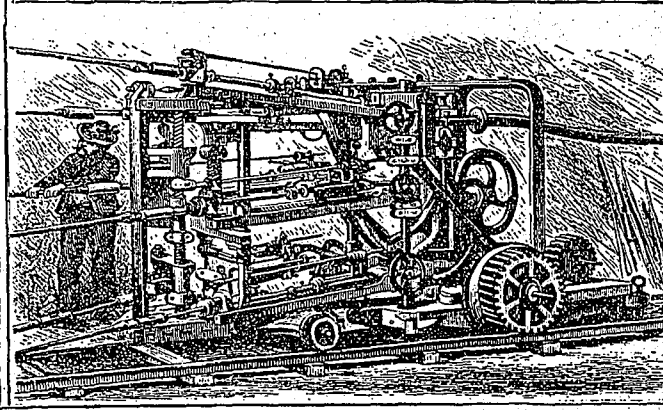
Le passe du Saint-Gothard.



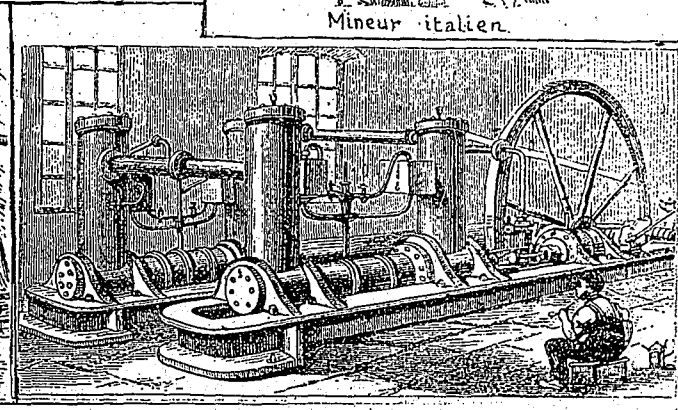
Locomotive à air comprimé



Mineur italien.



Perforeuse à air comprimé.



Machine fournissant l'air comprimé pour les perforeuses et la ventilation.

Le tunnel du Saint-Gothard percé sous la montagne de ce nom, est l'œuvre d'un français l'ingénieur Flachat. Il relie l'Allemagne à la Suisse. Sa longueur est d'environ 16,000 verges. Commencé en septembre 1872, il fut livré à l'exploitation le 1er Janvier 1882. Sa construction a coûté \$12,000,000.

JUSTE COMPARAISON



Aux Chutes du Niagara

—Qu'en penses-tu ?
 —Je suis désappointé ; elles ne rugissent pas aussi fort qu'on le dit.
 —Quel âge a-ton bébé ?

Vingt-cinq mille francs par an !

C'est le chiffre respectable auquel s'élèvent, après enquête, les *petits bénéfices* du concierge de l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Aussi, un des conseillers municipaux de la capitale, à l'instar de Paris, a-t-il l'intention de déposer une proposition tendant à faire mettre "en adjudication" ce poste rémunérateur.

Ce qu'il y a d'amusant, c'est qu'à peine le projet de l'honorable édile a-t-il été connu, que d'innombrables demandes lui sont parvenues. On compte déjà, parmi les pétitionnaires, 33 avocats, 21 négociants, 17 médecins, 1 astronome, 3 chimistes, etc.

On voit que ce nouvel ordre "du cordon municipal bruxellois" est des plus recherchés.

Dans une gare de chemin de fer, une dame, accompagnée de sa fillette, demande une place et une demi-place.

—Madame, répond la buraliste, votre fille est d'âge à payer place entière.

—Oh ! si l'on peut dire ! c'est une indignité ! Voilà des années qu'elle ne paye que demi-place !

Un curieux visite une Prison.

—Eh bien ! comment trouvez-vous l'établissement ! lui demande le directeur.

—Pas mal, mais ça sent un peu le renfermé.

C'EST TOUJOURS AINSI



Hello ! Charley peux-tu me prêter vingt piastres jusqu'à demain.

—Impossible, pourquoi ne les demandes-tu pas à Joe, il est bourré d'argent ?

—Je n'en tirerai pas cinq cents ; il me doit cinquante piastres.

TOUTES LES RÉGLES ONT DES EXCEPTIONS



Lui—Ma chère Anna, le monde entier aime les amoureux.
 Une voix fêrce en haut de l'escalier—Anna, si cet idiot ne file pas, je vais descendre et le jeter dehors.

Un garçon de restaurant se plante devant un provincial qui vient de se mettre à table :

—Melon, andouille, tête de veau, pied de cochon...

Le monsieur, grincheux, se lève furibond :

—Ah ça ! triple innocent, croyez-vous qu'on vient de Montmorillon pour se faire insulter ?

Entre deux directeurs qui ont lutté contre la canicule avec courage :

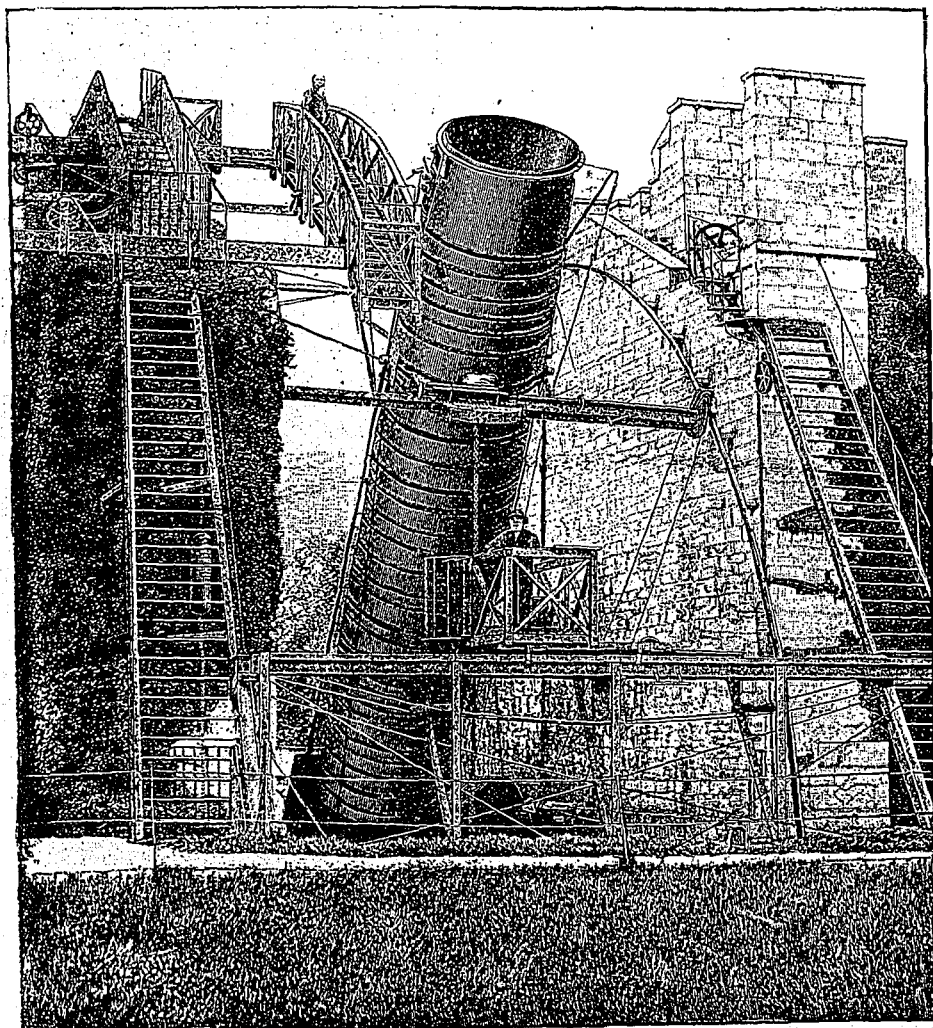
—Quelle recette avez-vous faite hier ?

—Moi, rien, par cette chaleur horrible, et vous ?

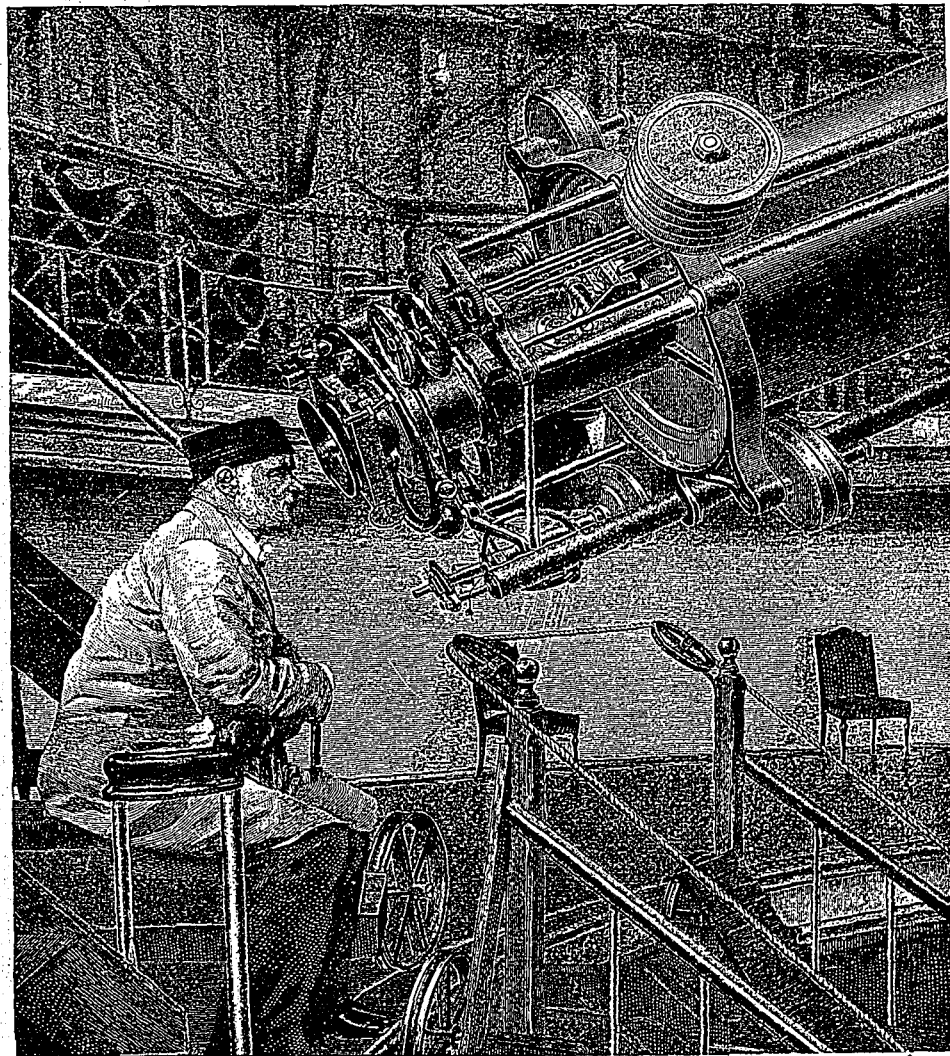
—Moi, moins que le minimum.

—Et l'on dit que le soleil luit pour tout le monde !

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE.—LES OBSERVATOIRES.



Le Télescope de Lord Ross à Birr Castle, Irlande.—Longueur 60 pieds.
Diamètre 6 pieds.



Le Dr. Olta Von Struve, observant le ciel à l'aide du grand Télescope de
l'observatoire de Pulkowa.

HISTOIRE POPULAIRE
DE
NAPOLÉON I^{er}

Racontée par un Vieux Soldat.*

CONSULAT.



—Quoi! en fiacre! à votre âge? cela ne vous convient pas.

—Général, je n'ai jamais eu d'autre voiture, quand le trajet m'a paru trop long pour mes jambes.

—Non, vous dis-je, cela ne se peut plus : il faut qu'un homme de votre âge, de votre mérite, ait une bonne voiture à lui, bien simple, bien suspendue. Laissez-moi faire, j'arrangerai cela.

* Voir le Cyclorama Universel depuis le No. 12 (7 Déc. 1895.)

—Général, reprend Ducis en apercevant au même moment une bande de canards sauvages qui traversait un nuage au-dessus de leur tête, êtes vous chasseur?

—Mais oui, répond Napoléon... qui ne devine pas trop où Ducis veut en venir.

—Vous voyez cet essaim d'oiseaux qui fend la nue?

—Quel rapport?...

—En bien! il n'y en a pas un, là, qui ne sente de loin l'odeur de la poudre et ne flaire le fusil d'un chasseur.

—Que voulez-vous dire?

—Que je suis un de ces oiseaux, général : je me suis fait canard sauvage.

Après cette singulière réplique, il était difficile que la conversation allât plus loin ; cependant Napoléon attachait peu d'importance à cette saillie du poète, qu'il ne regarda que comme un caprice passager qu'il lui serait facile de vaincre quand il le voudrait, et il voulut que le nom de Ducis fut placé sur la liste de la première fournée de sénateurs ; mais celui-ci refusa opiniâtement, quoiqu'avec mesure et dignité, se bornant à répondre aux instances et aux prières de ses amis, qui voulaient lui faire accepter cette haute dignité :

—Ma détermination est irrévocablement prise.

Le premier Consul vint à créer l'ordre de la Légion-d'Honneur. Ducis avait des droits incontestables à cette institution, qui avait pour objet de récompenser toutes les gloires, de décorer tous les talents. A la fin de l'année 1803, cette distinction lui fut décernée par le grand conseil de la Légion-d'Honneur, qui, à son origine, avait seul le pouvoir des nominations. Ducis refusa encore, et expliqua le motif de son refus dans une lettre qu'il écrivit à M. de Lacépède. Napoléon en fut instruit, et, sans témoigner le moindre mécontentement contre un exemple dont la contagion était peu à craindre, il se contenta de dire :

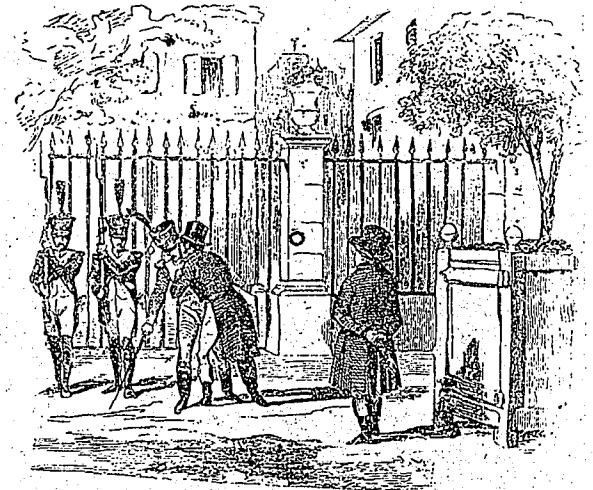
—Eh bien! c'est moi qui resterai son obligé ; le père Ducis est un original.

En effet, pendant quelques jours on se dit tout bas : *Le vieux Ducis est devenu tout à fait fou ; puis*

il n'en fut plus question. Cependant, comme on faisait l'année suivante, à madame de Boufflers, le récit de *l'entêtement* de Ducis (c'était ainsi qu'on qualifiait ce qui n'était de sa part qu'un acte de conscience) : *Je le reconnais bien là !* s'écria cette dame, qui aimait beaucoup Ducis : *C'est un vrai Romain !*

—*Au moins pas du temps des Empereurs !* reprit le chevalier de Boufflers, avec cette finesse d'esprit qui lui était si naturelle.

Parmi les plus habituelles fantaisies de Napoléon, fantaisies qui du reste lui procuraient souvent de piquantes jouissances, il avait celle de parcourir Paris *incognito*, à la manière du célèbre sultan que l'auteur des *Mille et une Nuits* a immortalisé dans ses *Contes*.



Presque toujours accompagné du grand vizir Giaffar, c'est-à-dire de Duroc, ou à son défaut de l'aide-de-camp de service, Napoléon sortait des Tuileries quelquefois avant le jour. Alors la personne qu'il emmenait avec lui était chargée de répondre au *qui-vive* des factionnaires échelonnés autour du jardin : *L'Embereur !* Le commandant du poste venait seul le reconnaître. Après l'échange des mots d'ordre et de ralliement, cet officier de la garde ouvrait la grille par laquelle Napoléon vou-

lait sortir du jardin, et il s'échappait ainsi de ce qu'il appelait en plaisantant *sa prison des Tuileries*.

Dans ces excursions à travers la ville, il était toujours vêtu d'une redingote bleu foncé, comme dans les derniers temps, entièrement boutonnée sur la poitrine; il portait un chapeau rond à larges bords. Son compagnon n'avait rien non plus qui pût faire deviner son rang. Ces promenades faisaient grand bien à Napoléon, en ce qu'elles le délassaient d'un travail presque continu. Que ce fût de grand matin ou à la nuit close, lorsque Duroc voyait Napoléon sortir de ses appartements intérieurs ainsi vêtu, il savait d'avance ce qu'il avait à faire; et, sans autre information, il allait se *déguiser*, c'est-à-dire endosser un habit bourgeois. Quelquefois aussi, au lieu de sortir du palais par un des pavillons du jardin, surtout si c'était en été et que les Tuileries fussent encore ouvertes aux promeneurs, il traversait la cour du château et s'esquivaient par le guichet qui est en face de la *rue de l'Échelle*. Duroc lui donnait le bras. Ils entraient ainsi dans les boutiques de la rue Saint-Honoré pour y marchander ou même y acheter quelques objets de mince valeur. Il lui arrivait quelquefois de se risquer jusqu'à pénétrer dans les galeries du Palais-Royal; mais il fallait qu'il n'y aperçût que peu de monde. Ordinairement les excursions du soir ne s'étendaient guère plus loin.

Lorsqu'il entra dans une boutique, Duroc faisait étaler à ses yeux les objets qu'il paraissait vouloir acheter; et pendant ce temps, Napoléon commençait son rôle de questionneur. Il n'y avait alors rien de plus comique que de le voir s'efforcer de prendre les manières, le langage et le ton suffisant d'un homme à la mode, lui qui d'ordinaire était si positif, si simple et si naturel. Que de gaucherie n'avait-il pas à vouloir se donner des grâces quand, rehaussant les bords de sa cravate noire, se soulevant sur la pointe des pieds et se baissant tout à coup en ployant les jarrets, il disait d'un ton protecteur :

— Eh bien! Madame, que dit-on de nouveau depuis que le premier Consul a fait la paix?... Est-on content?... Votre commerce prospère-t-il?...



LE GÉNÉRAL SAVARY DUC DE ROVIGO

Né en 1774, mort en 1833.

Votre boutique ne semble assez bien approvisionnée; il doit venir beaucoup d'acheteurs chez vous?

A ces mots de *boutique assez bien approvisionnée*, qui sonnaient mal à l'oreille de la marchande, celle-ci regardait de travers ce singulier questionneur; sa figure se rembrunissait, et elle ne répondait que par monosyllabes, ou même ne répondait pas du tout, ne sachant trop à qui elle avait affaire. Quelquefois même, soupçonnant que ce devait être au moins un *révolutionnaire*, pour couper court aux questions indiscrettes d'un chaland dont les allures n'étaient pas celles d'un *homme comme il faut*, elle appelait son mari, ou un commis, pour la débarrasser de cet importun. Il arriva même un jour (c'était peu de temps après le couronnement) que l'Empereur ayant demandé d'un ton moqueur à un bijoutier de la *rue de la Loi* (rue Richelieu) ce qu'on pensait de *ce farceur de Napoléon*, celui-ci, qui était un de ses plus dévoués admirateurs, croyant avoir affaire à un ancien jacobin ou à un espion de police mal déguisé, sauta sur un balai qui se trouvait à sa portée et en menaça l'homme assez osé pour parler devant lui, avec tant d'irrévérence; de Sa Majesté l'Empereur et Roi. Le grand-maréchal se hâta de s'interposer, en excusant, tant bien que mal, *son ami*, qui n'avait eu que le temps de sortir pour éviter autre chose que des menaces. A en croire Napoléon, le moment où, pour avoir mal parlé de lui dans cette boutique, il avait failli en être chassé à coups de balai, avait été un des plus gais et des plus heureux de sa vie.

Il faut le dire, dans ce costume d'Harroun-al-Raschid, comme lui-même l'appelait, Napoléon avait une physionomie et une tournure des plus étranges. Cela venait de la manière dont il se coiffait avec ce chapeau rond, que, faute d'habitude, il portait tantôt trop en arrière, tantôt trop en avant, et rabattu sur les yeux pour ne pas être reconnu. Quant à la redingote, sa coupe et son ampleur étaient véritablement burlesques. Napoléon ne pouvait souffrir d'être gêné dans ses vêtements, et bien moins encore d'être serré. Michel, son tailleur, lui faisait des habits et surtout des rined-

gotes qui lui allaient, pour nous servir d'une comparaison alors à la mode, comme si on lui eût pris mesure sur une guérite; enfin, le soin même qu'il prenait pour déguiser ses gestes, son attitude et sa démarche ordinaires, sous les manières et la démarche des gens vulgaires, tout cela faisait de Napoléon un être à part qu'on ne pouvait s'empêcher de regarder, en riant, comme une sorte d'originalité vivante. Du reste, si ces excursions *incognito* ne tournaient pas toujours au profit de son amour-propre, ceux qui étaient assez heureux pour le recevoir étaient certains de s'en trouver bien.

Étant consul et se promenant un matin dans la délicieuse orangerie de Malmaison, alors fort étroite, il aperçoit un homme qu'on appelait *le père Olivier*. C'était un ancien jardinier du Petit-Trianon, auquel Louis XV avait quelquefois adressé la parole dans ses jours de joyeuse humeur. Le père Olivier fier de cette faveur insigne, le disait à qui voulait l'entendre. Napoléon, surpris de voir un vieillard travailler avec tant d'activité, quoique paraissant succomber sous le poids des ans, s'approche, et d'un ton plein d'intérêt :

— Que gagnez-vous par jour, mon brave homme ? lui demande Napoléon, qui, ce jour-là, portait son frac d'habitude avec les deux simples épaulettes.

A ces mots, le vieux jardinier essaye de se redresser tout à fait, et regardant Napoléon, qu'il n'a jamais vu, lui répond en ôtant son bonnet :

— Quarante-cinq sous par jour, monsieur le colonel.

— Ce n'est pas trop ; mais pourquoi ne vous vois-je pas habillé de la même façon que les autres ?

Les jardiniers de Malmaison avaient alors une espèce d'uniforme composé d'un habit-veste et d'un pantalon gris de fer.

— Ma foi ! je ne sais pas, répond le père Olivier ; il faut croire que M. Lucas (c'était le nom du jardinier en chef) met de côté l'argent de mon habit pour me faire des rentes après ma mort.

— Ah ! ah ! vous croyez cela ! continue Napoléon en riant de la réflexion du vieillard ; en ce

cas, voici 200 francs pour vous payer, de votre vivant, le premier semestre arriéré de vos rentes. A l'avenir, vous recevrez tous les ans 400 francs, avec un habit pareil à celui des autres.



JOSEPH FOUCHÉ, Duc d'Ortante, célèbre ministre de la police. Né en 1754, mort en 1820.

— Ah Dieu ! est-ce possible ? s'écrie le père Olivier transporté de joie à la vue de l'or que Napo-

léon lui met dans la main. On voit bien que vous êtes de la maison du citoyen premier Consul ; comment se porte-t-il ?

— Très-bien. C'est lui qui m'a dit de vous donner cet argent ; n'êtes-vous pas ici le doyen des jardiniers ?

— Bien sûr ! Ah ! le digne vainqueur d'Italie ! que je voudrais seulement le voir un *brin* avant de mourir ! Mais je crains bien que non ; je n'ai jamais eu de chance.

— Bah ! bah ! vous l'avez peut-être vu déjà sans vous douter que ce fût lui. Avez-vous été militaire jadis ?

— Non, monsieur le colonel, parce que de mon temps, du temps de feu Sa Majesté Louis XV, on ne se battait pas comme à présent.

— C'est juste ; malgré cela, vous avez dû voir beaucoup de choses ?

— Oh ! oui, j'ai vu bien des fois le Roi avec madame la comtesse Dubarry. Ils me parlaient, dame ! comme je le fais avec vous, ni plus ni moins ; mais vous, pour les avoir connus comme moi, vous êtes trop jeune.

— C'est vrai ; mais j'en ai beaucoup entendu parler.

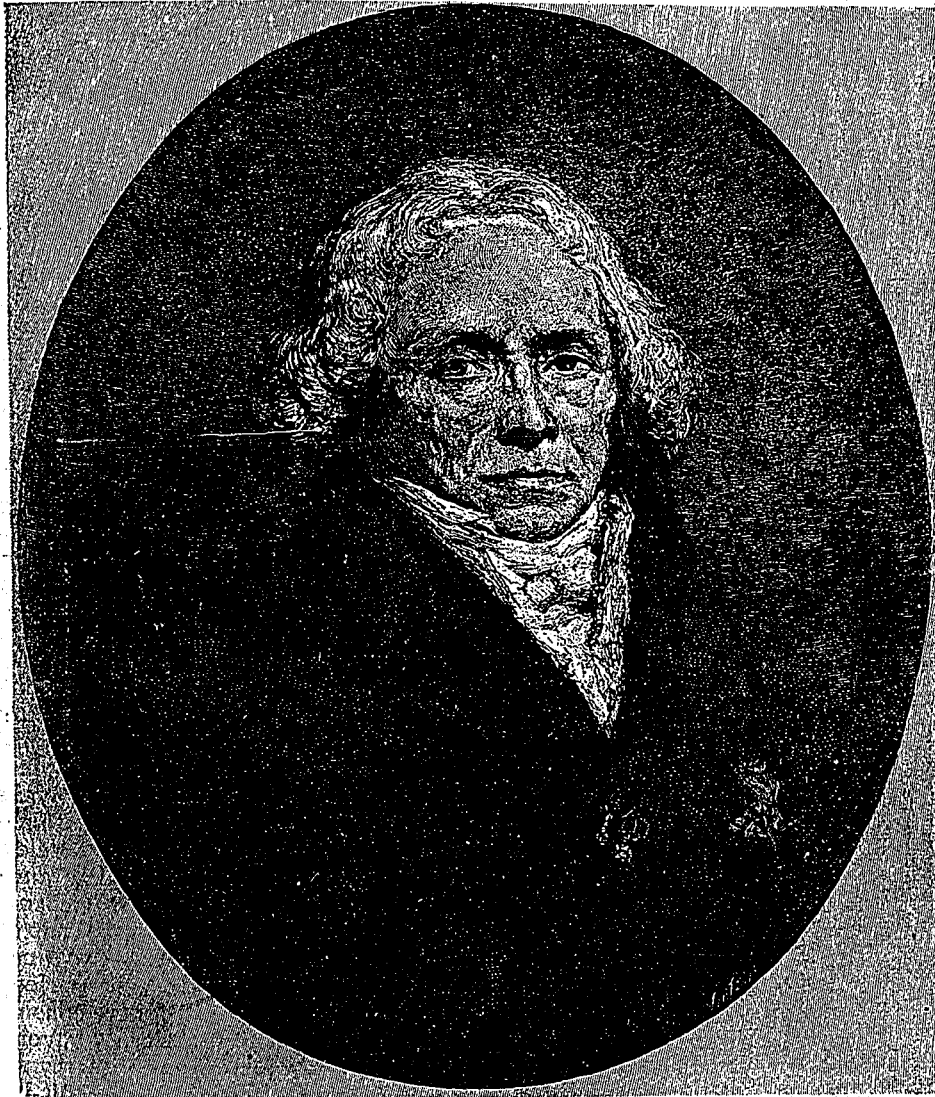
— Je le crois. Quant à moi, maintenant, pourvu que mon orangerie soit propre et que les terrassiers ne me fassent pas trop *endéver*, ça m'est égal la politique ; j'ai toujours été dans les *modérés*, et je ne mêle pas du gouvernement.

— Et vous avez raison ; je connais bien des gens qui seraient charmés d'en pouvoir dire autant. Adieu, mon brave homme, au revoir.

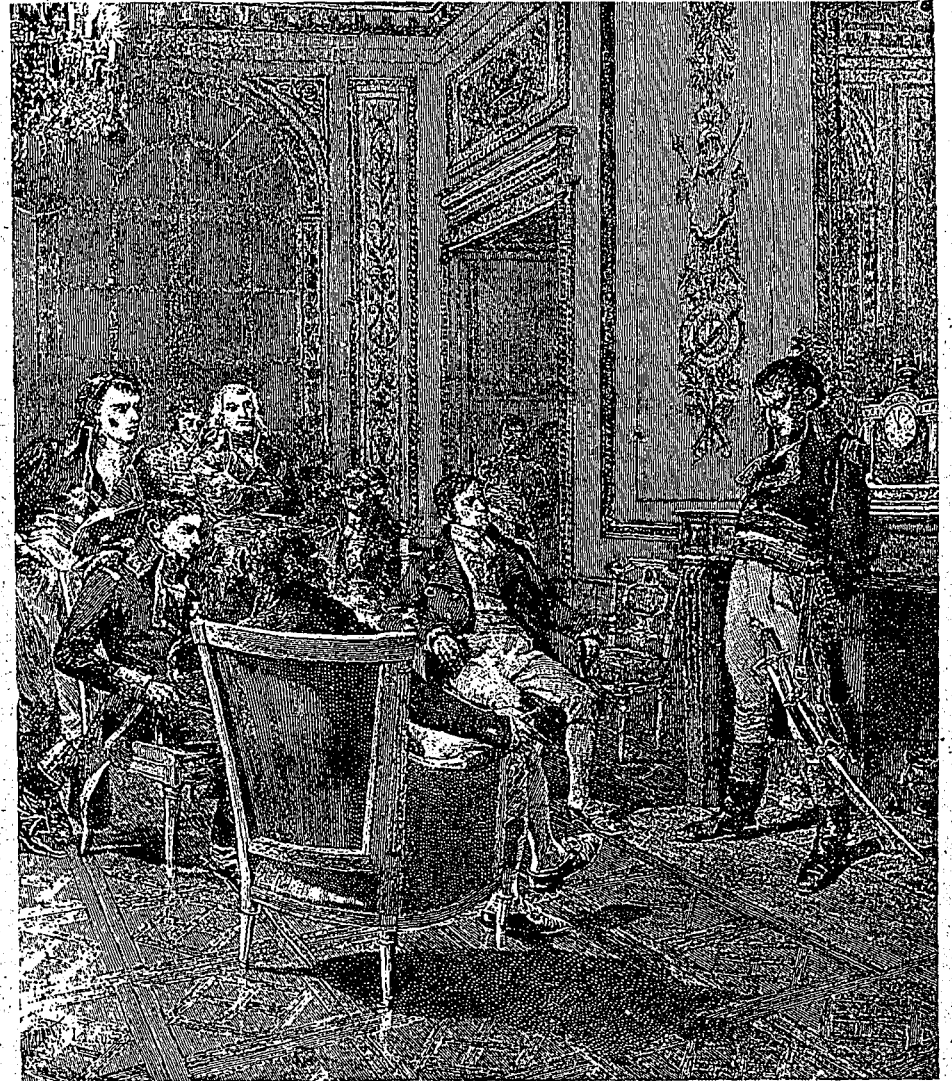
— Bien ees excuses, monsieur le colonel, et bien des remerciements au citoyen premier Consul. C'est tout comme feu Sa Majesté Louis XV.

— Oui, oui, à quelque différence près ! dit Napoléon en souriant et en continuant tranquillement sa promenade.

Hélas ! le père Olivier ne jouit pas longtemps du bienfait qui était venu soulager sa vieillesse, car lorsqu'il vint à apprendre, le soir même, que c'était le premier Consul en personne qui lui avait donné cet or, qui lui avait promis un habit neuf, qui avait



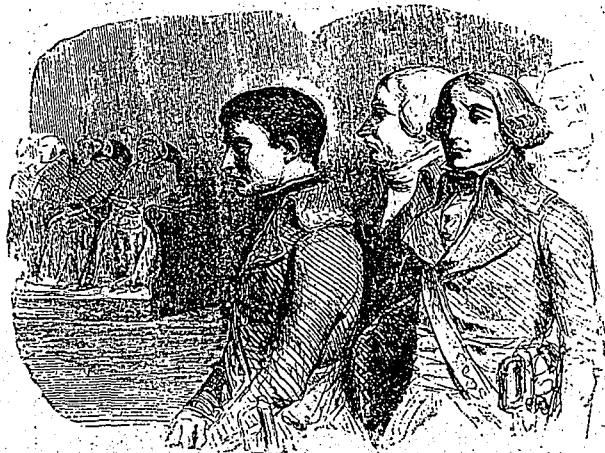
Le Prince de Talleyrand, né en 1754; mort en 1838.



Conseil de famille tenu aux Tuileries sur la question du consulat à vie.

enfin causé avec lui, il éprouva un si vif transport de joie, qu'il mourut subitement d'apoplexie foudroyante, en s'écriant :

— Ah ! mon Dieu ! c'était lui ! ...



Napoléon assistant à la messe aux Tuileries.

CHAPITRE XXII

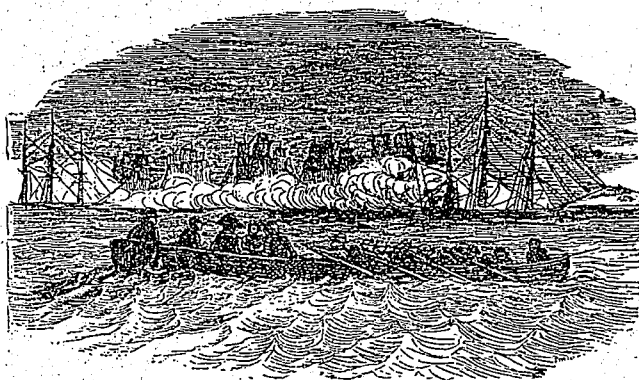
1803

Rupture avec l'Angleterre.

A l'ivresse des fêtes de la paix, la France et l'Angleterre avaient fait succéder une attitude d'observation inquiète qui modifia bientôt la joie générale. Les accroissements considérables de la France, provenant soit de l'incorporation du Piémont et de la réunion de la république italienne sous le même pouvoir, soit de la médiation helvétique et des changements opérés en Hollande, soit aussi de ces immenses travaux qui ouvraient à nos armées les routes du Simplon, soit enfin de ce Concordat qui consommait la dépendance de l'Italie, et donnait au Premier consul l'ascendant d'une nouvelle puissance morale sur les États catholiques du continent : toutes ces prospérités inattendues, sorties du traité de Lunéville, devinrent, aux yeux du

gouvernement anglais, de véritables usurpations sur le terrain où le traité d'Amiens venait d'être assis. Le cabinet de Londres, dont Pitt dirigeait toujours l'esprit sous le successeur qu'il s'était choisi, ne pouvait ignorer que le Premier consul, empressé de satisfaire pour lui et ses alliés à toutes les clauses du traité, s'alarmait justement de la lenteur plus qu'équivoque que l'on mettait à rendre l'île de Gorée à la France, à la république batave le Cap de Bonne-Espérance, enfin l'île de Malte à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. L'Angleterre disait : " La France s'est agrandie depuis notre traité." La France disait : " L'Angleterre n'exécute pas notre traité." Un tel procès, dont les parties étaient les seuls arbitres, ne devait se juger que par la guerre.

Le célèbre Fox, qui arrivait de Paris, où il avait reçu le plus brillant accueil du Premier consul, prit hautement, dans la Chambre, la défense de la France. On ne pouvait rendre un plus bel hommage à cette liberté politique dont l'Angleterre s'enorgueillit si juste titre. La franchise de Fox avait un noble caractère, par la fermeté qu'il osa opposer à l'irritation de la grande majorité de l'assemblée. Cette animosité y fut si peu déguisée,



que cet illustre orateur subit ce jour-là une sorte d'enquête sur le motif de son voyage en France. Son discours ajouta un nouvel éclat à la tribune britannique ; mais le parti Grenville dominait, et



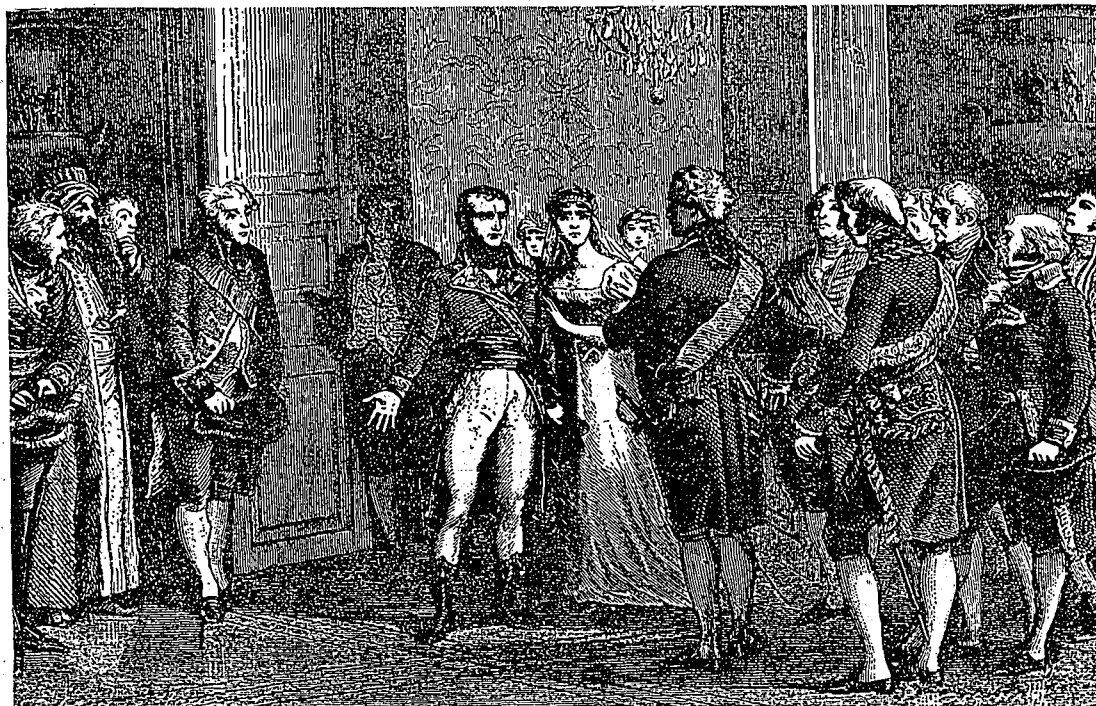
Un Conseil de Ministres.

la guerre était presque proclamée par le parlement.

Bonaparte mit tout en œuvre pour effrayer l'Angleterre. Il chercha à renouer cette ligne maritime du Nord, rompue par la mort de Paul Ier. Il envoya à Berlin le général Duroc, à Saint-Petersbourg le colonel Auguste Colbert. Mais l'empereur Alexandre et le roi de Prusse avaient contracté ensemble des engagements qui firent avorter cette démarche. En même temps, des troupes nombreuses hâtaient leur marche vers les rivages des deux mers : l'Italie, comme la Hollande, voyait arriver de nouveaux bataillons ; les constructions se pressaient dans tous les ports ; Flessingue s'élevait sur d'imposantes fortifications, comme le grand arsenal du plus formidable des armements. Cependant les conférences se succédaient à Paris, entre le ministre Talleyrand et lord Witworth, avec une extrême sérénité de part et d'autre, mais sans rien résoudre. Malheureusement, le Premier consul s'impatienta des délais britanniques, et crut pouvoir les terminer en appelant lui-même à une entrevue particulière l'ambassadeur anglais. " La paix, dit-il, n'a produit qu'une jalousie et une méfiance continuelles ; cette méfiance est telle aujourd'hui,

" qu'elle a amené les choses à un point où il faut
 " nécessairement en finir... Aucune considération
 " sur la terre ne pourrait me faire acquiescer à ce
 " que vous gardiez Alexandrie et Malte ; et s'il
 " fallait opter entre ces deux alternatives, j'aimerais
 " mieux vous voir en possession du faubourg Saint-
 " Antoine que de Malte... Chaque vent qui souffle
 " d'Angleterre n'apporte que haine et inimitié contre
 " moi... Une descente est le seul moyen offensif
 " que j'aie contre elle, et je suis déterminé à me
 " mettre moi-même à la tête de l'expédition. Il y
 " a mille à parier contre un que je ne réussirai pas,
 " mais je n'en suis pas moins décidé à tenter cette
 " descente, si la guerre doit être la conséquence de
 " la discussion actuelle. Mes troupes y sont telle-
 " ment disposées, qu'on aurait pas de peine à trou-
 " ver une armée pour en remplacer une autre...
 " J'aurais pu m'emparer de l'Égypte depuis plus
 " d'un mois, en envoyant vingt-cinq mille hommes à
 " Aboukir... ; mais je ne le ferai point, parce que
 " l'Égypte ne vaut pas la peine d'une guerre...
 " Deux puissances telles que la France et l'Angle-
 " terre, en s'entendant bien, pourraient gouverner
 " le monde, mais elles pourraient aussi le bouleverser
 " dans leur lutte... Pour conserver la paix, il fallait
 " remplir le traité d'Amiens... Voulait-on la guerre,
 " il ne fallait que le dire ou refuser de remplir le
 " traité... Je n'ai pas châtié les Algériens, dans la
 " crainte d'exciter la jalousie... j'espère que l'An-
 " gleterre, la Russie et la France sentiront un jour
 " qu'elles ont intérêt à détruire un pareil nid de bri-
 " gands... Mais vouloir parler aujourd'hui du Pié-
 " mont et de la Suisse, ce sont des bagatelles.
 " D'ailleurs, vous auriez dû le prévoir lorsque la
 " négociation était encore pendante ; vous n'avez
 " pas le droit d'en parler à cette heure..." Cette
 " conférence, dont le Premier consul fit à peu près
 " tous les frais, fut transmise par lord Witworth à son
 " gouvernement.

En même temps, le roi d'Angleterre annonçait,
 par un message, à la Chambre des communes,
 " qu'en raison des préparatifs considérables qui se
 " faisaient dans les ports de France et de Hollande,
 " il jugeait convenable d'adopter de nouvelle me-



Napoléon interpellant Lord Wilworth, ambassadeur d'Angleterre à Paris.

" sûres de précaution pour la sûreté de l'État ; et
 " que comme il existait actuellement avec le gou-
 " vernement français des discussions d'une grande
 " importance dont le résultat demeurait incertain, Sa
 " Majesté faisait cette communication à ses fidèles
 " Communes..., et comptait qu'elles la mettraient
 " en état d'employer toutes les mesures que les
 " circonstances paraîtraient exiger pour l'honneur
 " de sa couronne et les intérêts essentiels de son
 " peuple." Tel fut le résultat de la conférence du
 " Premier consul avec lord Witworth. Les paroles
 " royales eurent une influence magique sur l'Angle-
 " terre : le lendemain la presse des matelots commen-
 " ça à Londres ; Nelson prit le commandement gé-
 " néral des forces de la Méditerranée ; trois escadres

mirent en mer sous les ordres des amiraux Sidney
 Smith, Saumarez et Pellew, Un autre message
 succéda rapidement au premier et ordonna une
 augmentation dans les troupes de terre et de mer.

(à continuer.)



IL N'EST PIRE SOURD QU'É...



Madame. Jean est le plus profond dormeur que je connaisse. Ce pauvre petit crie depuis une demi heure et il n'a pas remué.



Monsieur. (un peu plus tard). Jeanne, tu devrais faire plus attention, tu as laissé ma montre sur le marbre et son bruit m'a réveillé ; tu sais pourtant combien j'ai le sommeil léger.

BIENVENUE.



Le père (sévèrement). Est-ce vrai, monsieur mon fils, que vous avez épousé une servante.
Le fils. Oui, je....



Le père. (joyeusement). Pas un mot de plus ; je donnerai ton mariage en exemple à tes frères ; ta mère a toujours désiré trois.... belles-filles.

—Comment trouvez-vous mon portrait ?
—Franchement, il n'est pas beau...
Puis, pour atténuer ce jugement un peu vif :
—Mais, par exemple, il est bien ressemblant !

A un bar :

—Vous avez augmenté le prix de cette liqueur, et cependant les verres sont plus petits qu'autrefois.

Le patron avec aplomb :

—Oui, mais la bouteille est plus grande.

LES BEAUTÉS DU VIS-À-VIS.



Le cousin Ernest m'a dit de m'asseoir confortablement jusqu'à son retour ; il a voulu se moquer de moi ; je vais le faire rayer de mon testament.

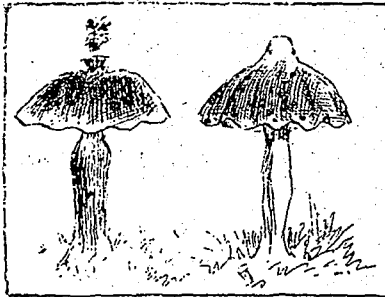
Il y a quelques jours, pendant qu'il était encore en vacances, le fils d'un juge se plaignait de ce qu'on lui avait donné des devoirs à faire pendant les vacances.

Le père lui reprochait sa paresse.

—Eh bien ! et toi, papa, s'écrie le lycéen, quand tu es en vacances, est-ce qu'on te fait emporter des criminels à juger ?



LE DÉPART DE L'EMIGRANT—Tableau de Bachman.



Champignon végétal et.. animal.. Se défier avec soin de l'un et de l'autre.



—Allons, mes enfants, un peu de courage... Montrons à l'Océan que nous sommes calmes devant le danger..



—Vous n'êtes pas gentil Gontran, j'avais parié face, et vous tombez pile.. Vous me devez les dix louis que vous me faites perdre..



Prestissimo.



Rinforzando.



Signes de Musique.

Dolce.



Allegretto



Maestoso.



—Surtout pas de cérémonies, n'est-ce pas,.. venez comme vous êtes !..



Costumes contre les chaleurs.

Chapeau à soupape pour les gaz de la tête et moulin à vent pour rafraichir le nez.

Costume aquarium

Réservoir à glace laissant tomber une goutte sur la langue.



—Tu ne me trouves pas assez chargé, tu aurais voulu que j'emporte une pharmacie de campagne ?
—Dame... les piquères d'insectes sont parfois si dangereuses !....

LA FEMME EN BLANC

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES *

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Ce récit est commencé par Walter Hartright
de Clement's Inn, professeur de dessin.

I

L'engagement qui m'était ainsi offert avait, certes, ses côtés attrayants. Selon toute apparence, mon emploi serait à la fois facile et agréable ; on me le proposait en automne, c'est-à-dire à ce moment de l'année où j'avais le moins d'occupations ; le salaire, si j'en jugeais par mon expérience personnelle était d'une libéralité surprenante. Je me disais tout ceci, je sentais que je devais m'e-timer, heureux si je parvenais à m'assurer cette mission de confiance — et pourtant, à peine avais-je lu le " memorandum," que je sentis en moi une inexplicable répugnance à faire un pas de plus dans cette voie. Jamais, à aucune époque de mon passé professionnel, je n'avais vu mon devoir et mes penchants se mettre en lutte d'une manière aussi pénible et aussi difficile à expliquer.

— Oh ! Walter, votre père n'a jamais eu pareille chance ! me dit ma mère en me rendant la note qu'elle venait de parcourir à son tour.

— Se lier avec des gens si distingués ! fit remarquer Sarah, se redressant sur sa chaise, et se trouver avec eux, tout d'abord, dans de telles conditions d'égalité !...

— Sans doute, sans doute ; les conditions, à tous égards, sont assez séduisantes, répliquai-je avec impatience.



Première apparition de la Femme en Blanc.

Mais, avant d'envoyer mes " attestations," comme ils disent, je voudrais un peu réfléchir.

— Réfléchir ! s'écria ma mère. Y pensez-vous, mon enfant ?

— Réfléchir ! répéta ma sœur, faisant écho en de telles circonstances voilà quelque chose de bizarre !

— Réfléchir ! s'écria le professeur comme s'il eût fait sa partie dans un " ca-

non..." Réfléchir à quoi ? répondez ! Ne vous plaigniez-vous pas dernièrement de votre santé... Ne réclamiez-vous pas à grands cris l'air de la campagne ? Eh bien ! voici dans notre main un papier qui

vous offre, à pleine poitrine et pour quatre mois ces brises rafraichissantes dont un souffle, disiez-vous, suffisait pour vous ranimer. Est-ce vrai, cela ? voyons, répondez ! Puis, — vous avez besoin d'argent. Eh bien ! quatre belles guinées par semaines, n'est-ce donc rien ? "My-soul-bless my-soul ?" qu'on "me" les donne seulement, — et mes bottes craqueront comme celles du papa cousu d'or, toutes fières d'être chaussées par un homme si puissamment riche. Quatre guinées chaque semaine, et par-dessus le marché, la jolie compagnie de deux jeunes "misses" ; mieux encore votre lit, votre déjeuner, votre dîner, vos thés, vos "lunches," vos amples rasades de bière écumante, tout ce dont vous vous gorgez, vous autres Anglais, tout cela pour rien ! Oh ! Walter, mon cher bon ! — "deuce-wath-the deuce !" pour la première fois de ma vie vous m'abasourdissez sur ma parole !...

Ni la surprise que, bien évidemment, ma conduite causait à ma mère, ni la fervente énumération que Pesca venait de consacrer aux avantages de mon futur emploi, ne purent en rien ébranler la répugnance déraisonnable que me causait l'idée d'aller à Limmeridge-House.

Quand j'eus mis en avant toutes les mesquines objections que je pus trouver contre le voyage du Cumberland, et quand, une à une, je les eus vu battre en brèche de la façon la plus victorieuse, j'essayai d'élever un dernier obstacle en demandant ce que deviendraient mes élèves de Londres, tandis que j'enseignerais aux jeunes pupilles de M. Fairlie le dessin d'après nature. On me répondit, avec raison que le plus grand nombre d'entre eux allait me quitter pour les excursions d'automne ; ceux qui resteraient à Londres, en bien petit nombre, pourraient être confiés à un de mes confrères, auquel, en des circonstances identiques, j'avais rendu le même service que je réclamais aujourd'hui de son obli-

geance. Ma sœur me rappelle que ce jeune "gentleman" s'était mis expressément à ma disposition pour la saison actuelle si j'avais fantaisie de quitter la ville.

Ma mère me somma sérieusement de ne pas souffrir qu'un vain caprice se mit en travers de mes intérêts et des soins réclamés par mon état de santé ; Pesca, enfin, du ton le plus pathétique, me supplia de ne pas le blesser au cœur en repoussant le premier témoignage de reconnaissance qu'eût pu m'offrir l'ami dont j'avais sauvé la vie.

Ces remontrances, évidemment inspirées par l'affection la plus sincère, auraient influencé l'homme le moins facile à émouvoir. Aussi, sans pouvoir compter tout à fait mes perverses antipathies, je me trouvais assez vertueux pour en rougir de bon cœur, et je cédaï finalement à tout ce qu'on demandait de moi.

Le reste de la soirée fut assez gaie-ment consacré à mille plaisanteries sur la vie que j'allais mener avec les deux "ladies" du Cumberland. Pesca, que notre "grog" national mettait en verve revendiqua ses lettres de grande naturalisation comme Anglais, en entassant rapidement une longue série de "speeches" : tantôt proposant la santé de ma mère, tantôt la santé de ma sœur, ma propre santé, les santés en masse, de Mr. Fairlie et des deux jeunes "misses" ; puis avec émotion, il se remercia lui-même, immédiatement au nom de toutes les personnes qu'il avait honorées de ces "toasts."

Un secret, Walter, me dit à l'oreille mon petit ami, quand nous nous en retournions ensemble, bras dessus bras dessous. En songeant à quel point je me me suis vu éloquent, je sens l'ambition déborder dans mon âme. Un de ces jours, vous me verrez faire partie de votre illustre Chambre des communes... "Honorable" Pesca, M.P.⁽¹⁾...

(1) M.P., initials des mots "Member of Parliament."

Le lendemain matin j'envoyai au patron du professeur, dans Portland Place les attestations écrites qu'il avait réclamées. Trois jours s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de quoi que ce fût, et j'en conclus, avec une secrète satisfaction, que mes preuves n'avaient point semblé assez catégoriques. Le quatrième jour, cependant, une réponse arriva. Elle annonçait que mes services étaient acceptés par M. Fairlie, et me mettait en demeure de partir immédiatement pour Cumberland. Le "post-scriptum", renfermait, dans le plus grand détail, les instructions nécessaires au voyage que j'allais entreprendre.

Je m'arrangeai toujours un peu à contrecœur pour quitter Londres le lendemain de bonne heure. Dans l'après-midi, Pesca, se rendant à un dîner, passa chez moi pour me dire adieu.

Ce qui en votre absence, séchera mes pleurs, disait le professeur d'un ton gai, c'est la pensée que ma main, cette main providentielle, a donné la première impulsion à votre fortune en ce bas-monde. Allez mon ami !... vous connaissez le proverbe anglais... "Dans le Cumberland on profite du soleil pour faire ses soins..." Au nom du ciel ne l'oubliez pas !... Épousez une des deux jeunes "misses" ; devenez "l'honorable" Hart-right, M.P., et quand vous serez au sommet de l'échelle, souvenez-vous que Pesca, resté en bas a réalisé pour vous ce beau rêve...

Je tâchai de rire avec mon petit ami de cette plaisanterie qui assaisonnait ses adieux ; mais, bien malgré moi, je ne pouvais m'égayer, je ne sais quelle pénible émotion balançait chez moi l'effet discordant de ces légères paroles. Lorsque je me retrouvai seul, il ne me restait plus qu'à partir pour le "cottage" de Hampstead, où je devais dire adieu à ma mère et à Sarah.

IV

La chaleur, tout le jour, avait été

presque écrasante ; la soirée, maintenant, était encore lourde et sans air

Ma mère et ma sœur m'avaient tant de fois répété leurs derniers conseils, et tant de fois supplié "d'attendre encore cinq minutes," qu'il était près de minuit quand le domestique ferma derrière moi la porte du jardin. Je fis quelques pas sur la route qui me ramenait à Londres ; puis, pris d'hésitation, je m'arrêtai.

La lune pleine et large, brillait dans l'azur profond d'un ciel sans étoiles, et le sol inégal des bruyères prenait sous ses lueurs mystérieuses, un aspect assez sauvage pour qu'on se pût croire bien loin de la grande ville couchée pourtant au pied de ces côtes déserts. L'idée de me replonger, plus tôt qu'il ne le fallait absolument, au sein de l'étouffante obscurité que j'allais retrouver à Londres n'avait pour moi aucun attrait. M'aller mettre au lit dans ma petite chambre privée d'air, ou bien me soumettre à quelque procédé de suffocation graduelle, me semblait, agité comme je l'étais de corps et d'âme, une seule et même chose. Je résolus de retourner en flânant, et par le plus long chemin que je pourrais prendre, vers mon odieux domicile ; de suivre à loisir les sentiers sinueux que je voyais se dessiner en blanc parmi les bruyères désertes, et de rentrer à Londres par son faubourg le moins encombré, en prenant d'abord Finchley-Road, pour me retrouver ensuite, aux fraîcheurs matinales dans le voisinage de Regent's Park.

Je cheminai donc lentement, absorbé dans le calme divin du tableau qui m'était offert, et admirant les douces alternatives de lumière et d'ombre que, de tous côtés les flexions du sol inégal multipliaient sous mes yeux. Aussi longtemps que dura ce charmant début de ma promenade nocturne, mon âme s'abandonna, presque passive, aux impressions que ces grands aspects produisaient en elle ; c'est à peine si je pensais à quoi

que ce fût ;—mes pensées, du moins, semblaient s'effacer sous l'énergie de mes sensations. Mais quand j'eus quitté les bruyères et pris le chemin de traverse où mes yeux trouvaient beaucoup moins de pâture, les idées que me suggérait naturellement la modification prochaine de mes habitudes et de mes travaux, reprirent de plus en plus leurs droits à mon attention exclusive. Lorsque j'arrivai à l'extrémité du chemin, j'étais de nouveau complètement perdu dans les fantasques évocations qui me montraient tour à tour Limmeridgehouse, M. Fairlie, et les deux jeunes personnes dont j'allais former le talent d'aquarellistes.

Je me trouvais maintenant parvenu à ce point spécial de mon trajet où quatre chemins se rencontrent : — celui de Hampstead par lequel je m'en revenais ; celui qui mène à Finchley ; celui qui court dans la direction de West-End ; enfin, celui qui ramène à Londres. J'avais machinalement pris cette dernière direction, et marchais lentement le long du grand chemin solitaire — perdu, je m'en souviens dans de vaines conjectures sur le genre de beauté de ces jeunes "ladies" du Cumberland, — lorsque, en une seconde tout le sang de mes veines s'arrêta brusquement au contact léger et soudain d'une main qui, par derrière, se posait sur mon épaule.

A l'instant même, je me retournai, les doigts crispés autour de la poignée de ma canne.

Là, au milieu de cette grande route, large et lumineuse, — là, comme si elle venait de jaillir de terre ou de tomber du ciel, — se tenait debout, une femme seule, et de la tête aux pieds, vêtue de blanc ; sa figure penchée de mon côté, semblait m'adresser une question solennelle, et, au moment où je me retournai, sa main s'étendit vers le nuage noir qui planait sur Londres. J'étais trop saisi par la soudaineté de cette apparition extraordinaire, dans le silence de la nuit

et en cet endroit isolé, pour lui adresser la moindre question. L'inconnue parla donc la première.

— Est-ce là le chemin de Londres ? dit-elle.

Je l'examinais avec attention pendant qu'elle me demandait cet étrange renseignement. Il était près d'une heure. Tout ce que je pouvais discerner au clair de lune était une figure jeune, sans fraîcheur, aux contours effilés ; de grands yeux sérieux ; exprimant par leur fixité une attention extraordinaire ; des lèvres frémissantes, aux mouvements indécis ; et des cheveux blonds, d'une nuance vague, entre le fauve et le brun. Il n'y avait dans ses façons rien d'égaré, rien d'immodeste ; elles étaient paisibles et contenues, un peu mélancoliques peut-être et légèrement soupçonneuses ; ce n'était pas exactement celles d'une "lady" ; d'un autre côté, ce n'étaient pas celles d'une femme appartenant à la caste inférieure. La voix, si peu que je l'eusse entendue, m'avait frappé par ses accents singulièrement calmes, et, pour ainsi dire, mécaniques ; le débit était d'une rapidité remarquable. Cette femme tenait dans sa main un petit sac ; et son costume — chapeau blanc, châle blanc, robe blanche, n'était certainement pas, pour autant que je pusse conjecturer, taillé dans des étoffes très-fines ou très-couteuses. Sa taille était mince et un peu au-dessous de la moyenne ; sa tenue et ses gestes étaient exempts de tout ce qui eût pu la rendre suspecte. Voilà tout ce qu'il me fut donné de remarquer à la clarté douteuse qui nous entourait, et dans l'état de perplexité où m'avait jeté cette rencontre bizarre. Ce que pouvait être cette femme, et par quel hazard elle se trouvait sur la grande route à une heure après minuit, autant d'énigmes insolubles pour moi. La seule chose dont je me sentisse bien assuré, c'est que le mortel le plus grossier n'eût pu se méprendre sur les motifs qu'elle pouvait avoir de s'adresser à lui,

même à cette heure suspecte, même dans cet endroit désert.

— M'avez-vous entendue ? reprit-elle avec son débit calme et rapide, et sans la moindre nuance de mécontentement ou d'inquiétude. Je vous ai demandé si c'était là le chemin de Londres.

— Oui, répondis-je, c'est là le chemin ; il conduit à St John's Wood et à Regent's Park. Veuillez m'excuser de ne vous avoir pas répondu plus tôt. J'étais un peu troublé de votre soudaine apparition sur la route, et même à présent, je ne puis m'en rendre bien compte.

— Vous ne me soupçonnez d'aucun méfait, n'est-ce pas ?... Je n'ai rien fait de mal... Un accident de voiture m'est arrivé... Je suis fort à plaindre de me trouver ici, à pareille heure, et toute seule. Pourquoi me soupçonneriez-vous d'avoir fait le mal ?

Elle s'exprimait avec une ardeur, une agitation hors de propos, s'écartait de moi tout en parlant. Je fis, pour la rassurer, tout mon possible.

— Ne supposez pas, je vous prie, que j'incline le moins du monde à vous soupçonner, lui dis-je ; mon seul désir est de vous être utile, si je le puis ; je m'étonnais seulement de votre apparition sur la route, parce que l'instant d'avant, il me semblait n'y avoir vu personne... Se détournant, elle me montra, au point de jonction des deux chemins de Londres et de Hampstead, un endroit où la haie était rompue.

— Je vous ai entendu venir, me dit-elle, et je me suis cachée là pour savoir à quel homme j'avais affaire avant de me risquer à parler. Mes doutes et mes craintes duraient encore quand vous êtes passé, ce qui m'a réduite à me glisser sur vos traces et à vous toucher le bras...

— Se glisser après moi et me toucher... Pourquoi ne point m'appeler ? Chose étrange.

— Puis-je me fier à vous ? demanda-t-elle. Vous ne me jugerez point mal,

parce qu'un accident m'est arrivé...

Confuse, elle s'arrêta ; d'une main son sac passait dans l'autre ; elle poussait des soupirs pleins d'amertume.

L'isolement de cette femme dénuée de tout appui m'alla au cœur. L'élan naturel qui me poussait à la secourir, à la protéger, l'emporta bientôt sur les froids conseils de la prudence mondaine que, dans de si étranges circonstances, un homme plus âgé, plus sage, plus réfléchi aurait uniquement consultée.

— Pour tout dessin légitime, lui dis-je, vous pouvez vous fier à moi. S'il vous est pénible de m'expliquer votre singulière situation, ne revenons plus sur ce sujet. Je n'ai le droit de vous demander aucun éclaircissement. Dites-moi comment je puis vous aider ; ce qui dépendra de moi, je le ferai.

— Vous êtes bien bon et je suis bien heureuse de vous avoir rencontré...

En prononçant ces paroles, sa voix tremblait légèrement, et j'y retrouvai pour la première fois, quelques nuances de ces accents féminins qui trouvent si aisément un écho dans tous les cœurs ; mais il n'y avait pas une larme dans ces grands yeux, fixement attentifs qu'elle tenait arrêtés sur moi.

— C'est la seconde fois seulement que je viens à Londres, continua-t-elle, parlant de plus en plus vite, et ce côté de la ville m'est tout à fait inconnu. Puis-je me procurer un cabriolet, une voiture, n'importe laquelle ? Est-il trop tard ? Je ne sais. Si vous pouviez me conduire jusqu'à un cabriolet, — me promettre tout simplement de ne pas vous mêler de mes affaires, et me laisser vous quitter où et quand il me plaira ; — j'ai une amie à Londres qui sera charmée de me recevoir, c'est là tout ce qu'il me faut. — Voulez-vous me faire cette promesse ?...

Elle regardait avec inquiétude, parlant ainsi, le chemin qu'elle avait suivi et celui qu'elle allait parcourir ; son sac, de plus belle, passait d'une de ses

ains dans l'autre; elle répétait ces mots : — Promettez-vous ?... et me regardait en face, obstinément avec une crainte suppliante et une confusion qui faisait mal à voir.

Que faire ? J'avais là, complètement à ma merci, une personne inconnue, — cette inconnue était une femme sans ressources et sans protection. Pas une maison dans le voisinage, pas un passant à qui je pusse demander conseil ; d'autre part, je ne me connaissais pas au monde un seul droit qui m'investit sur elle d'un contrôle quelconque, alors même que j'aurais su comment exercer ce contrôle. Les événements survenus depuis projetèrent leur ombre sur le papier même où je trace ces lignes, et ils m'ont appris à me méfier de moi. Cependant, dirai-je encore, que faire en pareille passe ? Je ne me charge pas de l'apprendre à ceux qui ne le savent point ; mais voici ce que je fis. Je tâchai, par quelques questions, de gagner du temps.

— Êtes-vous bien sûre que votre amie de Londres voudra vous recueillir à cette heure indue ?

— Parfaitement sûre. Dites simplement que vous me laisserez vous quitter où et quand il me plaira ; dites que vous ne vous mêlerez pas, malgré moi, de ce qui me concerne ! Voulez-vous me promettre cela ?

Et comme, pour la troisième fois, elle répétait ces paroles, elle se rapprocha de moi et posa sa main sur ma poitrine tout à coup avec un geste à la fois doux et furtif. — Main frêle, main glacée, (je la sentis en l'écartant) même en cette nuit brûlante. N'oubliez pas que j'étais jeune ; n'oubliez pas que cette main, posée si près de mon cœur, était celle d'une femme.

— Promettez-vous ?

Oui...

Une parole bien simple ! ce mot familier qui passe à chaque heure du jour, sur les lèvres de tout le monde. Et pourtant, mon Dieu ! je tremble mainte-

nant rien qu'à le voir écrit devant moi... Nous nous dirigeâmes vers Londres, et, à cette heure paisible, la première du jour nouveau, — nous marchâmes côte à côte, moi et cette femme dont le nom, le passé, le caractère, les projets, dont la présence même à mes côtés, en ce moment, étaient pour moi autant de mystères impénétrables. Il me semblait rêver. Était-je bien Walter Hartright ? Cette route, était-ce bien la même si "passante," si vulgairement hantée ; les dimanches, par les bourgeois ? Était-il bien vrai qu'une heure auparavant je venais de quitter la paisible et décente atmosphère du "cottage" maternel ? J'étais, en vérité, trop étonné de moi-même, et trop dominé par un sentiment de vague remords, — pour oser, pendant les premières minutes, adresser la parole à mon étrange compagne. Ce fut elle, qui, la première, rompit le silence.

— J'ai une question à vous faire, dit-elle tout à coup : connaissez-vous, à Londres, beaucoup de monde ?

— Oui, beaucoup.

— Beaucoup de nobles ?... beaucoup de gens titrés ?...

Cette question bizarre était évidemment dictée par je ne sais quel soupçon. J'hésitai avant d'y répondre.

— Quelques uns, dis-je, après un instant de silence.

— Beaucoup ? — Elle suspendit ici sa phrase et promena sur mon visage un regard scrutateur. — Beaucoup de gens ayant le rang de "baronet ?..."

Trop étonné pour répondre, je la questionnai à mon tour.

— Pourquoi me demandez-vous ceci ?

— Parce que, dans mon intérêt, j'espère qu'un certain "baronet" vous est inconnu.

— Voulez-vous me dire son nom ?

— Je ne puis. Je n'ose... Je ne m'appartiens plus, quand je le prononce.

En ce moment, elle parlait haut et presque sur le ton de la menace, levant

vers le ciel sa main fermée et l'agitant par un geste passionné ; puis, subitement, elle sembla reprendre possession d'elle-même et réfrénant les éclats de sa voix, elle ajouta presque bas :

— Nommez-moi tous ceux que vous connaissez !

Je ne pouvais guère me refuser à une curiosité si insignifiante, et je lui livrai trois noms. Les deux premiers étaient ceux de deux chefs de famille dont j'avais les filles pour élèves ; le troisième, celui d'un jeune célibataire qui naguère m'avait emmené à bord de son yacht pour me faire faire quelques esquisses.

— Ah ! dit-elle avec un soupir de soulagement, vous ne le connaissez pas... Vous-même, êtes-vous noble ?... êtes-vous titré ?...

— Il s'en faut... Je ne suis qu'un pauvre professeur de dessin. Au moment où mes lèvres articulaient cette réponse, peut-être avec quelque amertume, elle prit mon bras, par une de ces brusques inspirations qui lui étaient propres.

— Il n'est pas noble !.. pas titré... se redisait-elle. Dieu soit loué ! Je puis me fier à lui...

J'étais parvenu jusqu'ici, par considération pour ma compagne, à maîtriser ma curiosité ; mais, cette fois, je n'y tins plus.

— Je crains que vous n'ayez de graves motifs de crainte contre quelque personnage noble et titré, lui dis-je. Je crains que ce "baronet," dont vous ne voulez pas me révéler le nom, n'ait eu envers vous quelques torts graves. Serait-ce lui, par hasard, qui vous oblige à vous trouver ici ; la nuit, dans un si grand embarras ?

— Ne me faites pas de questions ! ne me forcez point à parler de ceci ! répondit-elle. Je ne suis pas encore en état... J'ai été cruellement traitée, trompée cruellement... Vous mettez le comble à vos bontés si vous voulez marcher un peu plus vite et ne plus m'adresser la

parole.. Ce qui m'importe, maintenant, c'est de me calmer, si toutefois je le puis.

Nous doublâmes donc le pas, et pendant une demi-heure, tout au moins, pas une parole ne fut échangée entre nous. De temps en temps, toute autre question m'étant interdite, j'interrogeais son visage par quelques regards jetés à la dérobée. Il n'avait pas changé d'expression : les lèvres étaient toujours serrées fortement l'une contre l'autre ; le front avait gardé ses plis attristés, le regard, à la fois ardent et vague, se portait toujours droit en avant. Nous avions gagné les premières maisons du faubourg et nous approchions du nouveau collège Wesleyen, quand ses traits rigides se détendirent un peu et alors elle reprit d'elle-même la conversation interrompue.

— Habitez-vous Londres ? dit-elle.

Oui, répondis-je, et au même moment, l'idée me vint qu'elle pouvait avoir formé le projet de recourir à moi pour quelque assistance ou quelques conseils ; il fallait, en ce cas, lui épargner un désappointement possible, en l'avertissant que j'allais sous peu m'absenter de chez moi. Aussi ajoutai-je immédiatement :

Demain, par exemple, je quitterai Londres pour quelque temps. Je vais à la campagne.

Où ? demanda-t-elle : au nord ou au midi ?

Au nord, dans le Cumberland.

— Le Cumberland ! répéta-t-elle avec une sorte d'onction. Ah ! je voudrais bien y aller, moi aussi. J'ai passé dans le Cumberland de bien heureuses années...

J'essayai, une fois encore, de soulever le voile étendu entre cette femme et moi.

— Peut-être, êtes-vous née, lui dis-je, dans la belle région des Lacs ?

— Non, répondit-elle, mon pays natal est le Hampshire ; mais autrefois j'ai passé quelque temps dans une des écoles

du Cumberland Les Lacs, dites-vous !. Je ne me souviens d'aucun lac. C'est le village de Limmeridge, c'est Limmeridge-House que j'aimerais à voir.

A mon tour, maintenant, de rester tout à coup sur place. Au moment où ma curiosité était poussée jusqu'au paroxysme, cette allusion fortuite au séjour habité par M. Fairlie, se rencontrant sur les lèvres de mon étrange compagne, venait de me frapper comme un coup de massue.

Est-ce que vous avez entendu crier après nous ? me demanda-t-elle, jetant ses regards dans toutes les directions, quand elle me vit faire halte.

Non, non !... J'ai seulement été frappé par ce nom de Limmeridge-House. Il y a quelques jours à peine, certaines gens du Cumberland le mentionnaient devant moi.

— Ah ! ces gens là n'étaient pas les "miens" ; mistress Fairlie est morte ; son mari est mort ; leur petite-fille doit être depuis longtemps mariée et partie. Je ne saurais dire qui habite maintenant Limmeridge. Je sais seulement que, s'il y reste encore quelques personnes de cette famille, je m'intéresse à elles pour l'amour de mistress Fairlie...

Elle semblait sur le point d'en dire plus long ; mais tandis qu'elle parlait encore, nous arrivâmes en vue de la barrière qui forme l'extrémité de "l'Avenue-road". Sa main se serra autour de mon bras, et elle jeta un regard inquiet sur l'obstacle qui se dressait devant nous.

— Est-ce que le garde-barrière nous guette ? demanda-t-elle.

Le garde-barrière songeait à toute autre chose ; personne, d'ailleurs, n'était dans le voisinage, quand nous franchîmes la porte. La vue des maisons et des reverbères à gaz sembla tout aussitôt l'agiter et la rendre impatiente.

— Voici Londres ! dit-elle. Apercevez-vous quelque voiture dans laquelle je puisse monter ?... Je suis fatiguée...

J'ai peur... J'ai besoin de m'enfermer quelque part et de me sentir entraînée...

Je lui expliquai que, pour arriver à une station de cabriolets, il faudrait encore marcher quelque temps, à moins que nous n'eussions la bonne fortune de rencontrer une voiture vide. Puis j'essayai de lui parler du Cumberland, de reprendre la conversation interrompue... ce fut inutile. L'idée de "s'enfermer quelque part et d'être entraînée" s'était absolument emparée de son esprit. Elle ne pouvait plus penser qu'à cela, ni parler que de cela.

Nous n'avions guère parcouru plus d'un tiers de "l'Avenue-road" quand je vis un cabriolet s'arrêter devant une maison à quelques portes de nous.

Un gentleman en descendit, qui rentra chez lui, et devant lequel s'ouvrit la porte de son jardin. Je hélai le "cab" au moment où le cocher remontait sur son siège. L'impatience de ma compagne était devenue telle, qu'en traversant la route pour aller le rejoindre, elle me força presque à prendre la course.

— Il est si tard !... disait-elle ; je ne suis pressée que parce qu'il est tard.

— Je ne puis vous prendre, monsieur, à moins que vous n'alliez du côté de Tottenham-court-road, me dit le cocher, fort poliment du reste, au moment où j'ouvrais la portière.

— Mon cheval est sur les dents, et je ne saurais le mener plus loin que son écurie.

— Fort bien ! fort bien ! c'est justement mon affaire... Je vais de ce côté !

— Elle parlait ainsi d'une voix entrecoupée par l'émotion et en me poussant de côté pour monter dans le cabriolet. Avant de l'y laisser entrer, je m'étais assuré que le cocher, si poli d'ailleurs, avait bien sa tête à lui. Et, maintenant, l'y voyant installée, je la suppliai de permettre que je pusse la conduire saine et sauve à destination.

— Non, non, non ! dit-elle, avec une certaine véhémence. Je suis parfaite-

ment sauve, parfaitement heureuse, à présent. Si vous êtes un gentleman, souvenez-vous de votre promesse... dites-lui de marcher jusqu'à ce que je l'arrête !... Merci, maintenant, oh ! merci, merci mille fois !...

Ma main était sur le tablier du cabriolet. Elle s'en saisit, la baisa, et la repoussa vivement. Le cabriolet, au même moment, partit. Je m'élançai dans la même direction, avec quelque velléité de l'arrêter ; et pourquoï, je ne savais — J'hésitai, cependant, de peur d'effrayer ou de tourmenter cette femme ; — je finis par appeler, mais pas assez haut pour que le cocher y prit garde. Le bruit des roues alla s'affaiblissant dans le lointain... Le cabriolet se perdit dans l'obscurité... La Femme en blanc était partie.

Dix minutes, peut-être plus, s'étaient écoulées... J'étais du même côté de la route, tantôt avançant machinalement de quelques pas, tantôt faisant halte sans trop m'en rendre compte. Par moments, je me surpris doutant de la réalité de cette aventure ; par moments aussi, mal à mon aise avec moi-même, il me semblait que j'avais, sans savoir comment, un tort quelconque à me reprocher... Et pourtant, je n'aurais pu dire en quoi j'avais failli. Où j'allais, ce que j'entendais faire maintenant, c'est tout au plus si je le savais. Je n'avais nettement conscience que du désordre de mes idées, quand je fus tout à coup rappelé à moi-même, l'expression de "réveillé" serait plus juste, — par un bruit de voix qui se rapprochait derrière moi. J'étais du côté de la route que la lune n'éclairait point, et à l'ombre de quelques arbres surplombant les murs d'un jardin quand je fis halte pour regarder ce qui venait ainsi. A l'autre bout du chemin, et en pleine lumière, un "policeman" avançait sans se presser, du côté de Regent's Park.

La voiture me dépassa ; — une chaise

découverte que deux hommes conduisaient.

— Halte-là ! cria l'un d'eux. Voici un policeman. Questionnons le ?

Le cheval s'arrêta tout au plus à quelques mètres de l'endroit obscur où je me tenais.

— Policeman ! cria le personnage qui, tout d'abord avait parlé... N'avez-vous point vu, tout à l'heure, une femme passer par ici ?...

— Quelle espèce de femme, monsieur ?

— Une femme avec une robe vert foncé...

— Non ! non ! interrompit l'autre voyageur... Les vêtements dont nous l'avons pourvue ont été retrouvés sur son lit... Elle a dû partir avec les habits qu'elle portait à son arrivée chez nous... En blanc, policeman... une femme en blanc !...

— Je ne l'ai point vue, monsieur.

— Si vous ou quelqu'un de vos camarades venez à la rencontrer, arrêtez-la... et sous bonne garde, faites-la ramener à l'adresse que voici ! Je payerai les frais, plus une bonne gratification par-dessus le marché...

Le policeman jeta les yeux sur la carte, que l'on venait de lui remettre :

— Mais, monsieur, reprit-il, en vertu de quoi la devons-nous arrêter ?... quel délit a-t-elle commis ?

— Quel délit ? Elle s'est échappée de mon hôpital d'aliénés... N'oubliez pas !... Une femme en blanc... Partons maintenant !...

V

"Elle s'est échappée de mon hôpital !"

J'aurais tort de dire que ces terribles paroles m'apportaient, comme un trait de lumière, une révélation inattendue. Quelques-unes des singulières questions que m'avait adressées la Femme en blanc, après m'avoir arraché la promesse inconsidérée de la laisser libre d'agir à sa guise, m'avait fait penser

qu'elle avait quelque chose de dérangé dans l'esprit, ou que quelque effroi récent avait momentanément troublé l'équilibre de ses facultés. Pourtant, l'idée de folie complète que réveillent les mots "d'hospice" et "d'aliénés" ne s'était jamais, pour dire vrai, offerte à mon esprit à propos de cette femme.

Rien, dans son langage et son attitude, ne m'avait paru justifier de prime abord une pareille supposition, et, même avec ce jour nouveau qui résultait des paroles de l'étranger au policeman, je ne la trouvais pas, pour le présent, très acceptable.

Qu'avais-je fait, cependant ? Avais-je aidé à s'échapper la victime de la plus abominable captivité qui soit au monde ? Avais-je, au contraire, ouvert la vaste capitale à une malheureuse créature sur laquelle je devais, comme tout homme

de cœur mis à ma place, exercer une surveillance légitime, par pitié pour elle comme pour les autres ? Quand cette question se posa pour ainsi dire devant moi, j'éprouvai un vif serrement de cœur, et je me reprochai de me l'être adressée trop tard.

Le trouble d'esprit où j'étais ne me permit pas de songer à dormir, quand je fus rentré dans mon appartement de Clement's Inn. Peu d'heures me restaient avant celle où il faudrait m'embarquer pour le Cumberland. Je m'assis donc devant ma table, essayant de dessiner d'abord, puis de lire, — mais la femme en blanc venait toujours se placer entre moi et mon crayon, entre moi et mon livre. Était-il survenu quelque malheur à cette pauvre créature abandonnée ?... ce fut ma première pensée, que j'écartai avec un empressement égoïste ;

d'autres suivirent moins poignantes et auxquelles je me laissai aller. Où avait-elle arrêté le cabriolet ? Qu'était-elle devenue ? Les deux hommes de la chaise de poste l'avaient-ils rejointe et reprise ? ou bien était-elle encore libre, en état de se conduire ? et marchions-nous tous deux par deux routes pour le moment bien divergentes, sur quelque point du mystérieux avenir où nos existences se rencontreraient de nouveau. Ce fut pour moi un soulagement de voir arriver l'heure où il fallait fermer mon appartement et dire adieu à mes affaires, à mes élèves, à mes amis de Londres, pour me porter à de nouvelles occupations, à une existence nouvelle. Le tumulte et la confusion qui règnent à la gare du chemin de fer, si ennuyeux et si fatigant d'ordinaire, me ranimèrent et meurent du bien.

Les instructions qu'on m'avait adressées me prescrivaient d'aller d'abord à Carlisle, et de prendre là un embranchement vers la côte. Pour commencer le chapitre des accidents, notre locomotive cassa entre Lancaster et Carlisle. Le retard causé par cette mésaventure me fit manquer le train que je devais prendre, sans aucune perte de temps, à l'embranchement désigné. Il fallut attendre quelques heures, et lorsque, plus tard, un autre train me descendit à la station d'où on se rendait à Limmeridge-House, il était plus de dix heures. La nuit d'ailleurs était si épaisse, que c'est tout au plus si je sus démêler mon chemin jusqu'à la "pony-chaise" que M. Fairlie avait envoyé au devant de moi.

(à suivre.)

DEVINETTES



— Je veux voir maman ! na !
— Ta maman elle est là devant toi.



— Mon petit ami, je te servirai après la cliente qui est entrée avant toi.
— Mais où est-elle ?



— On m'a dit qu'il y avait une sorcière dans la forêt, je vous en dirais bien la voir. Il la verra car elle est là devant lui.

LE SON DU



PIANO KARN

Est d'une beauté rare, qui, se continuant avec force, les notes sont repercutées claires, vibrantes, le velouté charme l'oreille des plus délicats. Venez voir à notre magasin le modèle 1'96 et vous informer de nos prix.



DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

THIBAUT & SMITH

1687 Rue Notre Dame



FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleurs chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste
20 Rue St-Laurent

Tel. Bell 2018 MONTREAL

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature, etc., etc., neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont demandés. Livres Canadiens—Revue de tous genres. Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques. Echanges de Livres.

ARCHAMBAULT & BELLIVEAU,
Tel. Bell 1990 1617 Rue Notre Dame

Catalogue expédié franco.

Fumez.....
LES
Cigares et les
Cigarettes

CRÈME DE LA CRÈME ET

LAFAYETTE

De J. M. FORTIER

ROMEO PREVOST & CIE,

Comptables Auditeurs,

Liquidateurs et Fidei-Commissaires,

ARGENT A PRETER,

Achats de Debentures Municipales.

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos. 41 et 42.
TELEPHONE BELL No. 815.

MONTREAL.

N. LÉVEILLÉ

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt.

138½ RUE ST. LAURENT

MONTREAL

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps,
Casimirs, Tweeds de première qualité et de
Patrons les plus nouveaux.

R. WILSON SMITH

Courtier en Valeurs de Placement

ACHETE ET VEND : Débentures
Municipales, Bons du Gouverne-
ment et Actions de Chemin de Fer,
Valeurs de première classe conve-
nables pour placements en fidéi-
commis. TOUJOURS EN MAINS.

1724 Notre-Dame, Montreal.

Cyclorama.....

En Livraison, \$1.25.

Universel

Relie, \$2.00.

LA COMPAGNIE DE



Photogravure Commerciale

A. S. BRODEUR, Dessinateur,

1560 Rue Notre Dame Montreal

Directeur-Gerant.

Gravures et Dessins pour Livres, Journaux ; pour l'Industrie et le Commerce, pour Factures ;
Cartes d'Affaires, Prospectus, Programmes, Affiches, Menus, etc., etc.



83, Rue Wolfe, 83

MONTREAL.

Champagne 'Couvert'

Le Meilleur Champagne



Importé au Canada

En Vente Partout, Essayez-le

SEULS AGENTS AU CANADA :

LAPORTE, MARTIN & CIE.

Epiciers en Gros, - MONTREAL.

Tout amateur devrait fumer les Cigares et
Cigarettes.

Aberdeen 10 cts.

Little Buck 5 cts.

Les meilleures marques du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturées par la

Blackstone Cigar Factory,

1200, 1202, 1204 Rue St. Laurent

MONTREAL.

THEO. A. GROTHE,

Horloger - -

et Bijoutier

EN GROS ET EN DETAIL

95½ rue St. Laurent,

MONTREAL